

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNEE 1937

THÈSE

N° 398

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PRÉSENTÉE PAR

Louis BOUGER

Né le 17 Juin 1910, à GUIDEL (Morbihan)

FRANÇOIS BERNIER

SA VIE

SES VOYAGES

SA CLASSIFICATION

DES RACES

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1937.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551431_0060

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNEE 1937

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PRÉSENTÉE PAR

Louis BOUGER

Né le 17 Juin 1910, à GUIDEL (Morbihan)

FRANÇOIS BERNIER

SA VIE

SES VOYAGES

SA CLASSIFICATION

DES RACES

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1937

Professeurs

MM.

Anatomie
 Physiologie
 Physique médicale
 Chimie médicale
 Bactériologie
 Parasitologie et histoire naturelle médicale
 Pathologie médicale et générale
 Pathologie médicale
 Pathologie chirurgicale
 Anatomie pathologique
 Histologie
 Pharmacologie et matière médicale
 Thérapeutique
 Hygiène et médecine préventive
 Médecine légale
 Histoire de la médecine et de la chirurgie

Pathologie expérimentale et comparée
 Hydrologie thérapeutique et climatologie

Clinique médicale

Hygiène et clinique de la première enfance
 Clinique des maladies des enfants
 Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale
 Clinique des maladies cutanées et syphilitiques
 Clinique des maladies du système nerveux
 Clinique des maladies infectieuses

Clinique chirurgicale

Clinique ophtalmologique
 Clinique urologique

Clinique d'accouchements

Clinique gynécologique
 Clinique chirurgicale infantile et orthopédie
 Clinique thérapeutique médicale
 Clinique oto-rhino-laryngologique
 Clinique thérapeutique chirurgicale
 Clinique propédeutique
 Clinique de la Tuberculose
 Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte
 Clinique cardiologie

Professeurs sans chaire

ROUVIERE
 Léon BINET
 STROHL
 POLONOVSKI
 Robert DEBRE
 BRUMPT
 BAUDOUIN
 ABRAMI
 CHEVASSU
 ROUSSY
 CHAMPY
 TIFIENEAU
 HARVIER
 TANON
 BALTHAZARD
 LAIGNEL
 LAVASTINE
 FIESSINGER
 Maur. VILLARET
 LOEPER
 CARNOT
 Marcel LABBE
 CLERC
 LEREBOULLET
 NOBECOURT
 H. CLAUDE
 GOUGEROT
 GUILLAIN
 LEMIERRE
 CUNEO
 GOSSET
 GRÉGOIRE
 LENORMANT
 TERRIEN
 MARION
 BRINDEAU
 COUVELAIRE
 JEANNIN
 MOCQUOT
 OMBREDANNE
 RATHERY
 LEMAITRE
 Pierre DUVAL
 SERGENT
 BEZANCON
 MATHIEU
 LAUBRY
 HOVELACQUE
 MULON
 OLIVIER
 VERNE

II. — Agrégés en exercice

MM.

AMELINE..... Pathologie chirurgicale.
 BARIETY..... Pathologie médicale.
 BÉNAUD Henri..... Pathologie médicale.
 BERNARD Et..... Pathologie médicale.
 BESANÇON (J.)..... Hydrologie.
 BOULIN..... Pathologie médicale.
 BULLIARD..... Histologie.
 CATHALA..... Pathologie médicale.
 COSTE..... Pathologie médicale.
 FEY..... Pathologie médicale.
 DCGNON..... Physique.
 FUNCK..... Urologie.
 BRENTANO
 GASTINEL..... Pathologie chirurgicale.
 GALLIARD..... Parasitologie.
 CHEVALLIER..... Bactériologie

MM.

DE GAUDART
 D'ALLAINES..... Pathologie chirurgicale
 DE GENNES..... Pathologie médicale.
 GAYET..... Physiologie.
 GIROUD..... Histologie.
 HAGUENAU..... Pathologie médicale.
 HALPHEN..... Oto-rhino-laryngologie
 HAZARD..... Pharmacologie.
 HUGUENIN..... Anatomie pathologique
 JOANNON..... Hygiène.
 LACOMME..... Obstétrique.
 LANTUEJOUL..... Obstétrique.
 LAROCHE Guy..... Pathologie médicale
 LELONG..... Pathologie médicale



MM.	
LEMAIRE	Pathologie expérimentale.
LEVEUF	Pathologie chirurgicale.
LEVY (M ^{lle} J.) ..	Pharmacologie.
LEVY-VALENSI ..	Neurologie et Psychiatrie
MENEGAUX	Pathologie chirurgicale.
MOLLAPET	Pathologie médicale.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET ..	Pathologie chirurgicale.
MOUQUIN	Pathologie médicale.
OBERLING	Anatomie pathologique.
PETIT	
DUTAILLIS	Pathologie chirurgicale.

MM.	
PIEDELIEVRE ..	Médecine légale
PORTES	Obstétrique.
RENARD (L.) ..	Ophtalmologie.
RICHET	Physiologie.
SANNIE	Chimie biologique.
SENEQUE	Pathologie chirurgicale
TROISIER	Pathologie expérimentale
TURPIN	Pathologie médicale.
VIGNES	Obstétrique
WILMOTH	Pathologie chirurgicale

III. — Agrégés rappelés à l'exercice pour le service des examens

MM.	
ALGLAVE	Pathologie chirurgicale.
BUSQUET	Pharmacologie.
CHAILLEY	
BERT	Physiologie.
GUENIOT	Obstétrique.

MM.	
LARDENNOIS....	Pathologie chirurgicale
LEROUX	Anatomie pathologique
NEVEU	
LEMAIRE	Parasitologie
PHILIBERT	Bactériologie.
VAUDESCAL....	Obstétrique.

IV. — Agrégés chargés de cours de clinique annexe à titre permanent

MM.	
ALAJOUANINE..	} Clinique médicale
AUBERTIN	
BRULE	
CHABROL	
CHIRAY	
DONZELOT	
DUVOIR	
LIAN	
PASTEUR	
VALLERY-RADOT	
SEZARY	

MM.	
BASSET	} Clinique chirurgicale
BROCQ	
CADENAT	
GATELLIER ...	
HEITZ-BOYER ..	
MOURE	
QUENU	
SCHWARTZ	
VELTER	
ECAILLE	} Clinique obstétricale
LE LORIER	
LEVY-SOLAL ..	
METZGER	

V. — Chargés de cours

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique.
PHILIBERT, agrégé ...	Microbiologie.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLE	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées, comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PERE ET A MA MERE

Pour l'exemple qu'ils m'ont toujours donné et pour tout ce qu'ils ont fait pour moi ; je les unis dans une même et respectueuse tendresse.

En faible témoignage de ma reconnaissance et de mon affection.

A MON FRERE ET A MA BELLE-SCEUR

A MA FIANCEE

A TOUS LES MIENS

A mon Président de Thèse

Monsieur le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie
à la Faculté de Médecine de Paris
Médecin de l'Hôpital de la Pitié
Chevalier de la Légion d'honneur

Qui m'a fait le grand honneur d'accepter la présidence de cette thèse.

Qu'il veuille bien trouver ici l'hommage respectueux de ma profonde gratitude.

A mon Maître

Monsieur le Professeur CHARLES MARTIN

Professeur de Clinique chirurgicale
Chirurgien des Hôpitaux
Chevalier de la Légion d'honneur

Dont l'enseignement m'a été si précieux et auprès de qui j'ai trouvé d'inappréciables exemples et une constante sollicitude.

Qu'il me permette de lui exprimer ici ma respectueuse admiration et ma très profonde reconnaissance.

A mon Maître

Monsieur le Professeur CHARLES-RÉMY MARTIN

Professeur St. à l'Ecole de Médecine d'Angers
Chef des Travaux d'anatomie
Chef de Clinique chirurgicale

Vous avez été pour moi, à l'Hôtel-Dieu et à l'Ecole de Médecine, un Maître excellent et un Ami.

Vous m'avez inspiré le sujet de cette thèse, aidé et guidé dans son élaboration et c'est grâce à vos patientes recherches que cette étude a pu naître.

Soyez assuré que le temps n'effacera pas en moi de tels témoignages de bienveillance dont je vous serai toujours infiniment reconnaissant.

A mon Président de Thèse

Monsieur le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie
à la Faculté de Médecine de Paris
Médecin de l'Hôpital de la Pitié
Chevalier de la Légion d'honneur

Qui m'a fait le grand honneur d'accepter la présidence de cette thèse.

Qu'il veuille bien trouver ici l'hommage respectueux de ma profonde gratitude.

A mon Maître

Monsieur le Professeur CHARLES MARTIN

Professeur de Clinique chirurgicale
Chirurgien des Hôpitaux
Chevalier de la Légion d'honneur

Dont l'enseignement m'a été si précieux et auprès de qui j'ai trouvé d'inappréciables exemples et une constante sollicitude.

Qu'il me permette de lui exprimer ici ma respectueuse admiration et ma très profonde reconnaissance.

A mon Maître

Monsieur le Professeur CHARLES-RÉMY MARTIN

Professeur St. à l'Ecole de Médecine d'Angers
Chef des Travaux d'anatomie
Chef de Clinique chirurgicale

Vous avez été pour moi, à l'Hôtel-Dieu et à l'Ecole de Médecine, un Maître excellent et un Ami.

Vous m'avez inspiré le sujet de cette thèse, aidé et guidé dans son élaboration et c'est grâce à vos patientes recherches que cette étude a pu naître.

Soyez assuré que le temps n'effacera pas en moi de tels témoignages de bienveillance dont je vous serai toujours infiniment reconnaissant.

A tous mes Maîtres de l'Ecole de Médecine d'Angers

A mon Maître

Monsieur le Professeur CH. BIGOT

Professeur St. de Clinique médicale
Médecin des Hôpitaux

*En reconnaissance de tout ce que je lui dois
et pour l'assurer de mon respect et de ma gra-
titude.*

A tous mes Maîtres de l'Hôpital Gouin :

Monsieur le Docteur RENÉ BONAMY

Chirurgien de l'Hôpital Gouin

*En témoignage de mon profond attachement et
de ma très grande reconnaissance.*

Monsieur le Docteur HENRI BURTY

Chirurgien de l'Hôpital Gouin

*En témoignage de mes sentiments respectueux
et reconnaissants.*

A Monsieur l'Abbé KERHINO

Chanoine honoraire
Supérieur de l'Institution Saint-Louis de Lorient

Hommage de ma respectueuse affection.

A mon Ami le Docteur RENÉ GRIMAULT

A mon Amie Mademoiselle MARIE-THÉRÈSE PFEIFFER

A mes Camarades
de l'Ecole de Médecine et de l'Hôtel-Dieu d'Angers

A TOUS MES AMIS

INTRODUCTION

Parmi les nombreux Hommes éminents que la Province d'Anjou a donnés aux Sciences et aux Arts, il en est un particulièrement illustre : FRANÇOIS BERNIER, angevin du XVII^e siècle, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier.

Le grand Siècle reconnut les mérites de ce philosophe historien et voyageur ; l'écho de ses querelles en faveur de son Maître bien-aimé Gassendi, le retentissement littéraire et scientifique de ses ouvrages sont parvenus jusqu'à nous. Actuellement son souvenir ne persiste que dans l'esprit de quelques-uns ; ses plus zélés biographes sont gens du terroir ⁽¹⁾.

En août 1830, une réimpression de son œuvre maîtresse, grâce au crédit spécial voté par le Gouvernement pour « donner du travail aux ouvriers typographes », tirée au nombre restreint de deux cent cinquante exemplaires, prouve l'intérêt qu'elle suscitait

(1) « A Angers seulement il est vrai, il est fait un peu de bruit autour de son nom. En 1843, la XI^e session du Congrès scientifique de France, qui y tenait ses séances, appelait par une des questions de son programme l'attention sur le voyageur angevin. La Société Linnéenne a fait de son éloge, en 1858, le sujet d'un concours dont M. P. MABILLE, docteur-médecin, a remporté le prix. En 1859 enfin, sur la proposition du Maire, le Conseil municipal a nommé l'une des nouvelles rues de la ville : Rue François-Bernier » (L. DE LENS, in *Dictionnaire historique de Maine-et-Loire* de C. PORT, p. 327).

L. DE LENS, ancien inspecteur d'Académie, fit en 1872 de très beaux travaux sur Bernier ; notre chapitre sur la vie du voyageur comporte de larges emprunts à cet historien fort respecté et apprécié en Anjou.

encore. Plus tard, entre 1840 et 1880, quelques mémoires ou articles parus à Angers témoignent d'un renouveau local. « Ususfruitier de sa gloire », pour appliquer à notre homme le mot de Montaigne à l'égard de Virgile, François Bernier retombe à nouveau dans l'oubli ⁽¹⁾.

On a l'impression que tout a été dit à son sujet. C'est peut-être, nous assure-t-on, l'une des raisons qui, jointe à l'absence de documents nouveaux et plus complets, rebute les nombreux chercheurs qui, chaque année, avec un rythme presque toujours égal, viennent puiser dans la documentation unique de la Bibliothèque Municipale d'Angers. Tout, en effet, a été dit sur le philosophe et l'écrivain. Ses Voyages, qui lui valurent le surnom de « Mogol », méritent encore qu'on s'y attache ; son goût des longs périples n'est pas encore élucidé. Ce goût il ne l'a point puisé dans son pays d'origine ; l'Angevin de tous les temps, particulièrement sédentaire, trouve à vivre dans sa belle contrée les joies nécessaires et suffisantes. Joachim du Bellay, dans ses Regrets (XXXI), exprimait ainsi, à sa manière, les sentiments de ses compatriotes présents et futurs :

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes ayeulx,
Que des Palais romains les fronts audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine.

Plus mon Loyre gaulois que le Tybre latin,
Plus mon petit Lyré que le mont Palatin
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

(1) MORISON écrit : « C'est peut-être le seul Français de ce grand Siècle qui soit mieux connu en Angleterre qu'en France ».

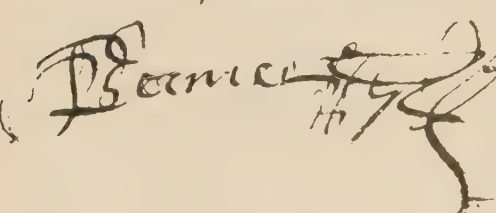
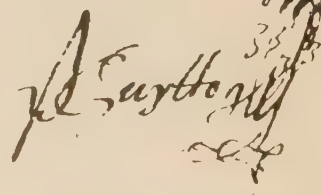
La philosophie, les voyages, la littérature n'ont, cependant, pas été les seules préoccupations de François Bernier. Le contact avec des populations très variées ne pouvait laisser indifférent cet « observateur curieux et sincère » ; ayant étudié les mœurs de quelques-unes d'entre elles, il ne devait manquer de s'intéresser à la variété des types humains rencontrés au hasard des pays parcourus. De là naquit son œuvre anthropologique : « Nouvelle Division de la Terre par les différentes espèces ou races d'hommes qui l'habitent », œuvre brève mais très précieuse qu'il appartenait à un médecin de faire revivre.

Nous nous proposons dans ce travail :

1° de retracer la vie de François Bernier grâce aux documents épars et jamais rassemblés ;

2° de reproduire et d'analyser son concept des races afin d'en montrer les bases, la valeur et les répercussions.

Aujourd'hui vingt sixième jour d.
septembre mil six cent vingt et sept
Baptisé par moy curé soubs signe
françois filz de honorable homme
Pierre Lebrier et de Andree Grimaud
fue parain venerable ^{+ digne} Messire
francois Lebrier curé de Chantebaud
et marâtre honneste fille de Jeanne
Bonny la quelle ma delaration
seauoir signer

Bernier  P. Guyton 

(Cliché de l'Abbé Guéry.)

CERTIFICAT DE BAPTÊME DE F. BERNIER
(agrandissement de 1/3)

Nous devons la reproduction de ce précieux document à l'aimable obligeance de M. l'abbé Verron, curé de Joué-Etiau, qui nous a permis de le rechercher dans les Archives paroissiales et de le photographier, ce dont nous lui gardons une grande reconnaissance. Remarquer le paraphe compliqué du curé Guyton, on le retrouve au bas des différents certificats libellés par lui.

CHAPITRE PREMIER

La vie et les voyages de François Bernier

Jeunesse et adolescence

François Bernier, au nom bien angevin ⁽¹⁾, naquit à Joué, près de Gonnord, le 25 septembre 1620 ; nous en avons pour preuves un texte de Ménage ⁽²⁾ et le certificat inclus dans l'un des registres de baptêmes de la paroisse de Joué. Cet acte authentique, conservé dans les Archives paroissiales de Joué-Etiau, fut découvert vers 1858 par L. de Lens. Voici la traduction lisible de ce document dont nous donnons par ailleurs la reproduction :

Aujourd'hui vingt sixiesme jour de septambre mil six cent vingt, a esté baptisé par moy curé sousigné François fils de honorable Pierre Bernier et de Andrée Grimault ; fut parrain vénérable et discret Messire François Bernier, curé de Chantzaux, et marraine honneste fille Julliesne Bonnin, laquelle m'a déclaré ne sçavoir signer.

F. Bernier

Guyton.

(1) Remarquons, en effet, que le nom de Bernier est très répandu en Anjou; la ville d'Angers possède actuellement vingt-cinq familles de ce nom.

(2) MÉNAGE, dans son *Histoire de Sablé*, dont le manuscrit se trouve à la Bibliothèque municipale d'Angers, écrivait: « Jouay, près Gonnord, se glorifie de la naissance de François Bernier, médecin, homme célèbre par ses voyages, par ses ouvrages, par la relation de ses voyages et par ses livres de philosophie. » (Cité par MABILLE et DE LENS).



(Cliché de l'Abbé Guéry.)

LA MAISON NATALE DE BERNIER A JOUÉ

Cette maison, construite en 1574 (comme en témoigne l'inscription gravée à l'envers sur le linteau de la porte d'entrée) et sise derrière l'Eglise de Joué, faisait partie des Terres du Chapitre de Saint-Maurice d'Angers, tenues à ferme par la famille Bernier. Ceci nous paraît confirmer l'opinion courante qui veut que dans cette maison naquit F. Bernier en 1620.

Notons que cette demeure fut plus tard habitée par le Général de Beaurepaire, d'où le nom de Maison Beaurepaire qu'elle porte maintenant. Son aspect est celui d'une « Ferme fortifiée » dont nous conservons de nombreux et très beaux spécimens en Anjou.

Nous avons pu prendre cette photographie grâce à l'aimable obligeance des propriétaires actuels auxquels nous exprimons ici toute notre gratitude.

La famille de Bernier était paysanne, bien que certains supposent qu'elle appartenait à la classe aisée de la bourgeoisie ⁽¹⁾. Son père, Pierre Bernier, tenait à ferme, dans son pays, les Terres du Chapitre de Saint-Maurice d'Angers ; il eut d'Andrée Grimault, son épouse, trois enfants : Antoinette, l'aînée de beaucoup puisque baptisée le 11 mars 1607, Jeanne et François. Ce dernier se prénomma comme son oncle paternel et parrain François Bernier, curé de Chanzeaux, qui, sans conteste, acquit une grande influence sur les destinées de son fils en s'occupant de sa première éducation.

Le temps que l'enfant, orphelin de père à quatre ans, passa dans sa province natale reste rempli d'obscurité ; il fut, certainement, d'assez courte durée. Son oncle, frappé de sa vive intelligence, dut décider et hâter son départ à Paris, peut-être aidé en cela par le Conseiller Luillier « qui avait des attaches en Anjou ».

On ne sait presque rien non plus sur les années que François vécut à Paris au Collège de Clermont, rue Saint-Jacques ; mais il est important de noter qu'entre quinze et dix-sept ans, il reçut la protection de deux hommes puissants : Rochard de Champigny, Maître des Requêtes, et Luillier, Conseiller au Parlement de Metz ; il les reconnut toujours pour ses bienfaiteurs. Il est, d'ailleurs, assez difficile de préciser les raisons qui valurent cet appui à ce tout jeune adolescent ; nous pensons, mais sans preuves, que Luillier, non étranger déjà à sa venue à Paris, compléta son patronage en l'introduisant auprès de son allié Rochard de Champigny.

(1) MABILLE (François Bernier, p. 5) s'appuie pour le prouver sur deux raisons : la qualification d' « honorable homme » donnée au père de François et l'éducation libérale que ce dernier reçut à Paris au Collège des Jésuites,

Néanmoins, pour certains ⁽¹⁾, ce fut Chapelle qui, ami de collègue de Bernier, bien que de six ans plus jeune, le mit en relation avec son père le Conseiller messin.

C'est de cette époque que date la rencontre de l'angevin et du philosophe Gassendi ; celle-ci est l'œuvre directe ou indirecte de ses protecteurs. Elle devait marquer à jamais la carrière de François ⁽²⁾. Son importance mérite qu'on s'y attarde, mais là encore les conditions de ce rapprochement demeurent assez vagues. Nivard ⁽³⁾, contemporain et compatriote de Bernier, raconte à sa façon les faits (on sait, comme l'a prouvé L. de Lens, combien les écrits de cet ancien avocat, retiré à Morannes, comportent sur ce sujet d'imprécisions) : Rochard de Champigny, ayant été nommé par le Roi à l'Intendance de Provence, convia pour l'accompagner Bernier et M. de Neurré, le précepteur de ses enfants. Cette nomination date de 1637 ; quoi qu'en dise son premier biographe, le futur voyageur, alors âgé de dix-sept ans, ne peut être encore « connu, chéri et recherché par un grand nombre de savants ». Bernier se rend donc à Aix où il ne tarde pas à se lier avec Gassendi. Lorsque l'Intendance de M. de Champigny se termine, le philosophe (élevé à la dignité de Prévôt de la Cathédrale) gagne, avec son élève, la ville de Digne. Le disciple réside dans cette cité jusqu'à ce que son Maître soit appelé à Paris comme professeur de mathématiques. La

(1) MABILLE, *loc. cit.* « Il l'envoya faire ses études à Paris au Collège des Jésuites. Ce fut là qu'il fit connaissance avec deux hommes illustres de ce temps : Chapelle, fils de Luillier, et Molière. »

L. DE LENS pense que Bernier connut Chapelle soit dans la maison de Luillier à l'occasion des leçons de Gassendi, soit au Collège royal.

(2) « Bernier qui a été son disciple dix à douze ans et son admirateur toute sa vie. » (G. NIVARD, *Eloge de Bernier à l'Académie des Belles-Lettres d'Angers*).

(3) G. NIVARD, *loc. cit.* Voir les extraits de son *Eloge de Bernier* dans les *Documents inédits* de L. DE LENS.

réalité nous semble tout autre : Gassendi, devenu Prévôt de la Cathédrale de Digne en 1623, après avoir donné sa démission de professeur à Aix, fait son premier voyage à Paris en 1624 ; il y rencontre Luillier, dont il pénètre l'intimité, puis retourne en Provence. Il est probable qu'il entre en relation avec Rochard de Champigny, parent de Luillier, arrivé dans cette Province en 1637. Le Philosophe revient à Paris en 1638 (Mabille) ou 1641 (de Lens). Le Conseiller messin, alors Maître des Requêtes, lui confie l'éducation de son fils Chapelle. François, introduit par ce dernier, assiste aux leçons de Gassendi auxquelles sont également admis : J.-B. Poquelin (Molière), Hesnault et Cyrano de Bergerac. Dans sa lettre à Chapelain, Bernier, si sa mémoire ne le trahit pas, nous renseigne exactement : « C'est lui (Chapelle), écrit-il, qui le premier m'a procuré avec Monsieur Gassendi cette familiarité qui m'a été si avantageuse. Ce qui fait que je lui suis extrêmement obligé et que je ne puis que je ne l'aime et ne me souviennne de lui quelque part où je sois » (1).

Il n'est pas dans notre intention de retracer la vie intellectuelle de l'angevin et de montrer l'influence morale et philosophique qu'eût sur lui Gassendi ; ceci appartient, en effet, aux études sur Bernier philosophe. Pour nous, qui désirons simplement évoquer *la vie dynamique* de notre compatriote, cette influence se traduisit par plusieurs effets que nous analyserons chemin faisant, en suivant leur ordre chronologique : ses violents combats livrés aux ennemis du Maître, rénovateur de la Doctrine d'Epicure ; sa longue assiduité auprès du

(1) Les voyages de M. Bernier (édition 1830), *Lettre à Chapelain*, T. II, p. 152.

Philosophe ; le retard apporté à l'exécution de ses projets de voyages ; son comportement dans les pays lointains ; sa vie littéraire et philosophique des dernières années.

En 1645, Bernier suit les cours publics d'astronomie de Gassendi, au Collège Royal ; il enseigne même, à son tour, la philosophie.

Premier voyage (1647-1650)

L'année 1647 marque une date importante dans la carrière de François Bernier : elle ouvre le cycle de ses voyages qui, non pas tant le premier que celui aux Indes, devaient lui assurer une longue célébrité.

François Boysson, Seigneur de Merveilles ⁽¹⁾, reçoit de son gouvernement une mission diplomatique. Bernier, son ami et peut-être son ancien répétiteur de philosophie, l'accompagne, à travers l'Europe, jusqu'à Dantzic et sans doute en Pologne. Nous manquons de précisions sur son séjour là-bas, mais il est à penser que des recherches effectuées dans ces pays étrangers nous apporteraient quelques lumières. Toujours de compagnie, nos voyageurs reviennent par petites étapes par la Basse Allemagne, l'Italie où ils visitent longuement Rome et Venise, la Suisse. Ce déplacement a duré près de trois ans ; indubitablement, il a suscité l'enthousiasme du jeune homme qui dès lors ne songera qu'à un nouveau départ vers des pays plus lointains.

De Suisse, l'angevin gagne la Provence pour rejoindre Gassendi dont il vit séparé depuis de longs mois ; l'état de santé de celui-ci l'alarme, il se décide alors à ne plus

(1) L. DE LENS. *Les Correspondants de F. Bernier*. Angers, 1872, p. 11.

le quitter si ce n'est pour de courtes absences. Le travail en commun reprend et Bernier s'initie auprès de son bon Maître aux Sciences naturelles ⁽¹⁾ et médicales. C'est à ce moment qu'il commence à combattre de sa plume les ennemis de Gassendi.

Docteur en médecine de la Faculté de Montpellier (1652)

Vers la fin d'avril ou le début de mai 1652, Bernier, alors âgé de trente-deux ans, se rend à Montpellier dans la ferme intention d'acquérir le grade de docteur en médecine. Il reste quatre mois dans cette ville, dont les trois premiers sont employés à la préparation des différents examens. Il se lie d'amitié avec G. Nivard ⁽²⁾, un compatriote féru comme lui de sciences et de botanique, et qui plus tard devait prononcer son éloge funèbre à l'Académie des Belles-Lettres d'Angers. Grâce à ce document et surtout aux patientes recherches de L. de Lens ⁽³⁾, nous connaissons assez bien les échelons universitaires successifs que gravit notre homme pendant ses études de médecine.

Son inscription à la Faculté figure, écrite et signée de sa main, sur le registre à la date du 5 mai 1652 :

Ego Franciscus Bernier Andegavensis, interrogatus fui a dominis procuratoribus in physiocis et, solvendis, praestitisque praestandis, scriptus fui a domine de Belval cancellario in numero studiosorum medicinae die quinta maii 1652.

F. Bernier.

(1) Voir note 1, p. 24.

(2) G. NIVARD, *loc. cit.*

(3) L. DE LENS, *Documents inédits ou peu connus sur François Bernier*. Angers, 1873, p. 5 et 6.

« L'inscription ou immatriculation était, on le voit, précédée d'un examen. Celui de Bernier porta sur la physiologie seulement. D'autres, à la même époque, roulaient « in physiologicis et pathologicis » et plus souvent encore « in physicis et medicis » (L. de Lens) ⁽¹⁾.

Le 18 juillet suivant, un autre registre, « qui s'étend de 1624 à 1662 », mentionne, « folio 334 » ⁽²⁾, la présentation à la licence de Bernier et de quelques-uns de ses camarades :

Eâdem prædictâ die decimâ octava mensis Julii anni 1652, ibidem dicti R. D. congregati audiverunt supplicationem magistrorum... Andræ Mauduyt, Francisci Bernier Adegavensis et Francisci Cureau de La Chambre Genomani, medicinæ baccalaureorum, rogantium ut peracto cursuum suorum trimestri spatio admittantur ad examina pro consequendo licentiæ gradu. Quorum petitioni, visis prius literis testimonialibus dictorum cursuum... dictorum autem Mauduyt, Bernier et de La Chambre nondum completorum, cum dessent aliquot dies ; nihilominus ob imminentem pestilentiam et bellicos apparatus undequâque minantes, et illorum doctrinæ rationem habentes, prædictos Mauduyt, Bernier et de La Chambre, simul cum prædictis... omnes ex æquo receperunt et eis permesirunt ut, quam primum voluerint, accipiant puncta pro dictis examinibus a singulis professoribus et doctoribus ordinariis, ut moris est, soluto prius Universitatis jure.

Belleval, cancell. et judex ; Curtaudus, decan. ; Rivière.

Bernier obtient sa licence le 3 août 1652 et reçoit le bonnet de docteur, sous la présidence du Professeur Solignac, le 26 du même mois. On ne peut qu'admirer l'étonnante et rapide ascension de l'angevin ou s'étonner de la brièveté du cycle des études médicales à l'époque.

(1) L. DE LENS. *Documents inédits*, p. 5.

(2) L. DE LENS. *Documents inédits*, p. 6.

G. Nivard, son compatriote et récent ami, présent à cette mémorable séance, la raconte en ces termes :

« Il me souvient encore de l'excellent discours qu'il fit pour la réception du bonnet de docteur. Il loua, suivant la coutume, la médecine en général et la Faculté en particulier d'une manière pleine d'une grande érudition accompagnée de beaucoup d'élégance. Il fit enfin passer son discours fort adroitement à la louange de la philosophie d'Epicure avec non moins d'élégance et de force. Le Docteur qui présidait à cet acte, lui répondant selon la coutume, dit fort obligeamment que bien que pas un des Docteurs de la Faculté (et dont la plupart étaient présents à cet acte) ne fut dans le sentiment d'Epicure, il pouvait néanmoins l'assurer, de leur part, qu'aucun d'eux ne trouverait mauvais qu'il les eut loués si fortement et si élégamment, et que si les ornements et les grâces dont il les avait parés par son discours ne les leur faisaient pas aimer, ils feraient au moins que l'on cesserait dans la Faculté d'avoir au moins autant d'aversion pour la Philosophie d'Epicure que l'on y en avait eu jusque alors. »

Muni du diplôme de docteur en médecine, Bernier passe encore un mois à Montpellier puis retourne en Provence auprès de son Maître.

Défense de Gassendi et organisation du voyage en Orient (1653-1656)

La célébrité croissante de Gassendi suscite une amère jalousie de la part des champions du cartésianisme naissant. Bernier se lance avec fougue dans la bataille et poursuit de ses traits le principal détracteur de son Maître, un certain J.-B. Morin, le dernier des astrologues.

L'origine de la querelle mérite d'être rapportée ⁽¹⁾.

(1) MABILLE donne une autre version: « Ami de Gassendi dans sa jeunesse, il (Morin) se brouilla avec lui à l'occasion de deux lettres que notre philosophe écrivit à P. du Puy sur le mouvement de la Terre, il prit la plume et publia un livre contre lui en 1643 intitulé: « *Alæ Telluris fractæ* ».

Nivard, auquel de Lens accorde cette fois quelque crédit, raconte que Morin, « célèbre par l'astrologie judiciaire et grand faiseur d'horoscopes » ⁽¹⁾, ayant donné sa solution à un problème posé par les Etats des Provinces, ceux-ci, avant de lui décerner le prix, nommèrent Gassendi parmi les juges chargés d'apprécier la réponse. Le Philosophe « rejeta l'imagination de Morin avec plus de force que les autres ». De là naquit la guerre, elle se déroula en différentes phases, mais Bernier n'intervint qu'après que Morin eut attaqué l'exposition faite par Gassendi du système d'Epicure.

L'élève venge son maître par un premier pamphlet « *Anatomia ridiculi muris...* » (1651). La même année, Morin réplique par une autre diatribe « *Morini Doctoris medici defensio...* ». En 1653 Bernier confond son rival par un nouvel écrit, plus mordant que le précédent, « *Favilla ridiculi muris...* ». La querelle perd, dès lors, toute mesure, toute visée scientifique ; elle devient personnelle et atteint son acmé avec la publication, en 1654, du livre de Morin « *De tribus impostoribus* », entendez par là Gassendi, Bernier et Naudé ⁽²⁾.

Morin, protégé de Mazarin et bien en cour à Rome,

(1) Dans son *Abrégé de philosophie* (T. IV, p. 489) Bernier écrit : « Il faut savoir, pour une éternelle honte de ce Nostradamus Morin, que voyant que M. Gassendi, qui se moquait de son astrologie judiciaire, était infirme et atteint d'une fluxion de poitrine, il fut assez impudent pour prédire et faire savoir à tout le monde, par un imprimé exprès, qu'il mourrait vers la fin de Juillet ou au commencement d'Août 1650, prétendant par là ériger un trophée à son astrologie, et cependant M. Gassendi ne se porta jamais mieux qu'en ce temps-là, et il reprit tellement de forces qu'il me souvient que le cinquième de l'année suivante, nous montâmes ensemble la montagne de Toulon pour faire les expériences du vide. »

Bernier avait déjà dit dans son *Anatomia* : « C'est une effronterie punissable par le magistrat que de publier qu'un tel et un tel mourront une telle année, car combien est-il de gens qu'une telle menace est capable de faire mourir ! »

(2) MABILLE, *loc. cit.*

demande à l'un une lettre de cachet, à l'autre l'excommunication. Bernier, sur les instances de Gassendi, abandonne la lutte ; il avait, d'ailleurs, à cette époque, des préoccupations plus importantes : la préparation de son grand voyage, l'état de santé de son vieux Maître.

Le désir de parcourir des contrées lointaines et inexplorées hante l'angevin chaque jour davantage ; les visites qu'il reçoit en Provence de son ancien compagnon de voyage, M. de Merveilles, tout en consolidant l'amitié des deux hommes, ne font qu'exaspérer son impatience. Mais peut-il quitter Gassendi malade sans risquer de ne point l'assister dans ses derniers moments, de le priver de son aide et de ne le revoir jamais.

En 1653 il passe trois semaines à Marseille « pour prendre des mesures en vue de l'embarquement qu'il méditait ». Mais, retardant sans cesse la décision de son départ, il reste, semblant abandonner temporairement ses projets. Il décide même de ramener le Philosophe plus souffrant à Paris, et accepte, dans ce but, la généreuse hospitalité de M. de Montmort.

Le 24 octobre 1655, Gassendi s'éteignit dans cette maison amie ⁽¹⁾. Son disciple « lui prodigua les soins les plus assidus et lui ferma les yeux comme un fils à son père » ⁽²⁾.

(1) « Gassendi, dans son testament, avait chargé le Sieur de Montmort de faire imprimer ses ouvrages et prié « M^e François Bernier, docteur en **médecine**, son bon ami, pour la connaissance qu'il en a, ensemble de l'ordre d'iceux », d'aider cette publication. Or celui qui, depuis plus de deux ans remettait son voyage, déclina la tâche et en laissa l'embarras à l'exécuteur testamentaire. Le vœu du philosophe fut fidèlement rempli mais l'édition coûta à Montmort trois ans de frais et de soins. » (L. DE LENS. *Les Correspondants de François Bernier*, p. 12 et 13).

Montmort fut aidé dans sa tâche par Sorbière et Antoine de la Potherie, ancien secrétaire de Gassendi.

(2) SORBIÈRE.

Voyage aux Indes (1656-1669)

Après la mort de Gassendi, rien ne retient plus Bernier en France. François a trente-six ans, plein de vigueur et de témérité il a « le corps ferme, robuste, désormais endurci à la peine et à l'épreuve de tous les climats » ⁽¹⁾. Nous ne possédons pas son portrait gravé ; Saint-Evremond nous le décrira plus tard de cette manière : « Monsieur Bernier le plus joli philosophe que j'ai connu (joli philosophe ne se dit guère, mais sa figure, sa taille, sa manière, sa conversation l'ont rendu digne de cette épithète-là) » ⁽²⁾.

A cette époque le seul désir d'apprendre ⁽³⁾ et de voir le monde l'anime. Peut-on supposer qu'il ait prémédité l'itinéraire du voyage qui l'a depuis rendu célèbre ? Certes l'idée est défendable ; il est plausible, en effet, que, en 1652, quatre ans avant son départ, notre voyageur ait rencontré, à Paris, un angevin revenant des Indes, Legouz ⁽⁴⁾ Sieur de La Boulaie en Bocé, dont les « Voyages et Observations » parurent en 1653. Nous ne pensons pas que l'émulation soit à la base de ses projets ; son arrivée à Surate résulte, nous le verrons, d'une difficulté matérielle surgie en cours de route, mais la résolution

(1) CHAPELAIN. Première lettre à M. de Mervilles (26 décembre 1661). Cf. *Les Correspondants de F. Bernier*, p. 26.

(2) SAINT-EVREMOND. Lettre : Ninon de Lenclos (voir Mabille, *loc. cit.*, p. 23).

(3) CHAPELAIN. Première lettre à Bernier (13 novembre 1661), voir *Les Correspondants de F. Bernier*, p. 19 : « Il est assez beau que la seule passion du savoir vous ait embarqué dans les mêmes peines et les mêmes souffrances que vont chercher dans ces lieux si reculés ceux des nôtres qui se proposent pour faire le salut des âmes et la conquête du ciel. »

(4) LE GOUZ, voir *Dictionnaire historique de Maine-et-Loire* de C. Port, p. 488. Notons que le voyageur fut précédé aux Indes, en 1619, par un autre Angevin, M. de Beauveau.

dernière a bien pu être influencée par les récits du compatriote.

Bernier s'embarque à Marseille au début de 1656. Il se rend d'abord en Palestine, puis gagne rapidement l'Egypte pour séjourner plus d'un an au « grand Caire ». Il y contracte la peste vers la fin de la même année ⁽¹⁾.

Guéri, François ne s'arrête pas en si bon chemin ; il souhaite d'aller plus loin, comme il nous l'apprend dans ses Mémoires qui prennent ici la forme d'un véritable carnet de route ⁽²⁾.

Je fis dessein de voir la Mer Rouge d'un bout à l'autre. Je partis du Grand Caire, et, en trente-deux heures de chemin de caravane, je me rendis à Suez, où je m'embarquai sur une galère, qui, en dix-sept jours, me porta terre à terre au port de Gidda, à une demi-journée de la Mecque. Je fus là contraint, contre mon espérance et contre la promesse que le bey de la Mer Rouge m'avait faite, de débarquer dans cette prétendue terre sainte de Mahomet, où un chrétien qui n'est pas esclave n'oserait mettre les pieds : j'y demeurai trente-quatre jours, et puis je m'embarquai sur un petit bâtiment, qui, en quinze jours, me porta, le long de la côte de l'Arabie heureuse, à Moka, proche du détroit de Bab-el-Mandel. Je faisais état de passer de là à l'île de Masowa et Arkiko, pour donner jusqu'à Gonder, ville capitale du pays de l'Habech ou royaume d'Ethiopie ; mais on m'assura que depuis que les Portugais y avaient été tués par l'intrigue de la reine-mère ou chassés avec le patriarche jésuite qu'ils y avaient amené de Goa, les catholiques n'y étaient point en sûreté... Ces considérations, et quelques autres encore que je pourrais

(1) *Lettre de Guy Patin à Spon* le 16 février 1657 (Lettre 297) : « Je savais bien que M. Bernier avait eu la peste en Egypte. Dieu le veuille bien ramener de si loin ! C'est un bon garçon ; il nous dira des nouvelles de la casse et du séné qui nous viennent de ce pays-là. » (Citée par Mabille.)

(2) BERNIER. *Histoire de la dernière Révolution des Etats du Grand Mogol* (édition de 1671, p. 1-2-3).



(Cliché de H. Chauvin.)

CARTE DE L'EMPIRE DU GRAND MOGOL (réduite de 2/3)
 (tirée de l'exemplaire de l'édition de 1671 appartenant au D^r C.-R. Martin)

dire ailleurs, me firent changer de dessein : je m'embarquai sur un vaisseau indien, je passai le détroit, et en vingt-deux jours j'arrivai au port de Surate, dans l'Indoustan, empire du Grand Mogol. »

Bernier, dans son intention de se rendre au plus vite à la Cour de Shah Jehan à Agra, quitte, peu après son arrivée, le port de Surate. « La fortune, écrit-il et le peu d'argent qui me restait de diverses rencontres de voleurs, et de la dépense d'un si long voyage, après quarante-six jours de chemin qu'il y a depuis Surate jusqu'à Agra et Delhi, villes capitales de l'Empire, m'avaient obligé de m'engager à la solde du Grand Mogol, en qualité de Médecin, et peu de temps après, par une autre aventure, sous Danechmend-Kan, le plus savant homme de l'Asie, qui avait été bakchis ou grand maître de la cavalerie et qui était un des plus puissants et des plus considérés omérah's ou seigneurs de la Cour ».

Nous sommes en 1659. Le pays, en pleine révolution, s'agite ; on apprend, en effet, que la santé du Grand Mogol donne les pires inquiétudes : « Shah-Jehan tomba extrêmement malade. Je ne parlerai point ici de sa maladie, et je n'en rapporterai pas les particularités. Je dirai seulement qu'elle était peu convenable à un vieillard de soixante-dix ans et plus, qui devait plutôt songer à conserver ses forces qu'à les ruiner comme il fit ». Les quatre fils du Roi du Monde se font une guerre acharnée pour prendre le pouvoir.

L'arrivée du voyageur se situe au moment où Aureng-Zeb, le troisième fils, met en pièces l'armée de son frère aîné Dara. Ce dernier ayant rencontré le Français se l'attache en qualité de médecin mais l'abandonne bientôt dans sa précipitation à fuir. Bernier fait route



(Cliché de H. Chauvin.)

LA COUR DU GRAND MOGOL

Cette reproduction et les cinq suivantes sont tirées des « Voyages de F. Bernier », édition faite en 1699, à Amsterdam (exemplaire appartenant à M. Pinguet).

alors vers Delhi avec le parti du vainqueur. Il juge avec sagesse et exactitude les prétendants au trône ; l'ambitieux Aureng-Zeb lui paraît devoir l'emporter. Cette guerre fratricide, notre compatriote la conte par le menu, ce qui rend son récit particulièrement vivant ⁽¹⁾. Aureng-Zeb, après sa victoire sur Dara, le favori du Roi, réussit à se faire proclamer Souverain de l'Empire Mogol ⁽²⁾.

L'amitié qui lie Bernier au Vizir Danechmend (et c'est là une de ses caractéristiques que d'avoir aimé les Indous et noué des relations de sympathie très sincère avec quelques-uns de leurs gentilshommes) lui permet de rentrer à la Cour du nouveau monarque. Il nous fait assister à sa présentation ⁽³⁾. « Comme la coutume de l'Asie est de n'aborder jamais les grands les mains vides, quand j'eus l'honneur de baiser la veste (ornement du trône) du Grand Mogol Aureng-Zeb, je lui fis présent de huit roupies pour marque de respect, et j'offris un étui à couteau, fourchette et canif garnis d'ambre, à l'illustre Fazel-kan qui devait régler mes appointements de médecin ». Ces appointements s'élevaient de cent cinquante écus par mois.

(1) HALLER. *Bibliotheca medicinae practicae*, T. III, p. 274: « Multa, ut doctior, accuratius vidit quam vulgo solent peregrinatores. »

(2) « Bernier adresse à M. de Merveilles deux lettres relatives à l'avènement d'Aureng-Zeb, publiées d'abord par Thévenot et dont l'auteur fit plus tard l'Histoire de la dernière Révolution des Etats du Grand Mogol; c'étaient, ce semble, les premières nouvelles qu'il donnait du fond de l'Asie. » (L. DE LENS. *Les Correspondants de F. Bernier*, p. 11-12).

Chapelain dans sa troisième lettre à M. de Merveilles à Marseille, datée du 20 avril 1662, écrit à ce sujet: « J'ai fait avec ce galant homme (Thévenot) que les deux lettres qui s'adressent à vous soient insérées dans son volume, et j'aurais soin de les purger de leurs impuretés de langues et gaités trop familières qui leur pourrait ôter l'autorité et la gravité qui sont nécessaires pour le public en de semblables matières. »

(3) BERNIER. Lettre à Monseigneur Colbert. *Voyages de Bernier* (édition 1671, p. 130-131).



(Cliché de H. Chauvin.)

HABITANTS D'AGRA

L'angevin demeure à Delhi et à Agra jusqu'en 1663. Ses occupations sont nombreuses. Il consacre ses après-midi à son protecteur, le Vizir Danechmend, avec qui il s'entretient des affaires de l'Europe, de la philosophie de Gassendi et de Descartes, d'astronomie, de géographie et d'anatomie ; le soir ils se récréent ensemble des fables d'un célèbre Pandit jusqu'à « ne le pouvoir presque plus entendre ». Sa plus grande occupation, dit-il, est de faire, pour le Vizir, des traductions persanes. Le reste du temps il visite, dans leurs moindres détails, Delhi et Agra, les capitales, aussi compose-t-il une remarquable description de la Cour du Grand Mogol et de ces villes avec leurs monuments, leurs rues bruyantes et animées, leurs habitants, leurs petits métiers rencontrés au hasard des promenades ; ce fut le sujet de l'admirable lettre que notre voyageur adressa à M. de La Mothe-Le Vayer le 1^{er} juillet 1663 (1).

On a beaucoup discuté pour savoir si Bernier fût attaché à la Cour du Grand Mogol comme médecin ; certains de ses biographes le nient en s'appuyant surtout sur ce fait que le voyageur avait, dans ses écrits, parlé très peu des maladies de ses augustes clients et des soins qu'il avait eu l'occasion de leur prodiguer. Cette opinion nous semble par trop restrictive ; en effet, Bernier déclare nettement (nous venons de citer le passage) qu'il s'engagea à la solde du Grand Mogol « en qualité de médecin ». Sous la royauté d'Aureng-Zeb, il semble que l'angevin continua son office auprès du nouveau

(1) BERNIER, Lettre à M. de La Mothe-Le Vayer (*Voyages de M. Bernier*, édition 1830, t. II, p. 1 à 85).

monarque ⁽¹⁾, grâce à son amitié avec le grand Vizir. Les appointements qu'il recevait, et dont il parle au début de sa lettre à Colbert, basent nettement cette conception. Nous croyons, cependant, comme d'autres passages de ses Mémoires nous permettent de le penser, que Bernier était particulièrement attaché à la personne de Danechmend-Khan. D'autre part, ses contemporains n'ont jamais suspecté les fonctions médicales qu'il exerçait à la Cour ⁽²⁾: nous en avons pour preuve la lettre de Chapelain, envoyée le 13 novembre 1661, à l'adresse de « M. Bernier, médecin du Grand Mogol, à Delhi » ; cette lettre contient un passage significatif : «...Votre établissement dans l'une des principales villes en qualité de médecin... ». Nous pensons, avec le Docteur Farge, que ce furent « ces qualités de médecin qui lui servirent de passeport dans ces contrées lointaines », et qui lui permirent de vivre à la Cour du Roi du Monde à laquelle il était indubitablement attaché. On a même été plus loin puisque on a nié les vertus médicales de notre compatriote : Maurice Raynaud ⁽³⁾, en particulier, a prétendu que F. Bernier ne fut médecin que de nom ; il est vrai que G. Morin ⁽⁴⁾ « a redressé ce jugement par trop sommaire » ⁽⁵⁾. Nous reviendrons sur ce sujet dans un prochain ouvrage sur « François Bernier médecin ».

(1) Pour CABANÈS, Bernier aurait été médecin du frère d'Aureng-Zeb. Nous ne partageons pas cette opinion.

(2) Notons que Bernier ne fut pas le premier médecin français attaché à la personne du Grand Mogol ; pendant les dernières années de la vie du Roi Jehan-Guire, Bernard, homme dépensier et assez cocasse, remplissait cette fonction et s'occupait particulièrement du sérail. (*Voyages de M. Bernier* (édition 1830). T. II, p. 5).

(3) H. RAYNAUD. *Les Médecins du temps de Molière*, p. 423.

(4) MORIN (G.). *Paris Médical*, 1928.

(5) LÉVY-VALENSI. F. Bernier (in *Médecine et les Médecins français au XVII^e siècle*, p. 528).

Les amis de France ne lui ménagent pas leurs conseils pour développer ses dons d'observation ; peine inutile, convenons-en, et bien inacceptable manque de confiance. M. de Merveilles, Melchisédec Thévenot ⁽¹⁾ par l'intermédiaire de Chapelain, ce dernier surtout encombre leurs lettres d' « avis pour se conduire là-bas ». La lettre de Chapelain du 13 novembre 1661 est très instructive à cet égard ; son auteur établit un véritable plan de travail en demandant à Bernier de s'enquérir sur l'état politique, les livres principaux et estimés afin d'apprécier, dans ce pays, la morale, la religion, la physique, la médecine ⁽²⁾, l'astrologie, la géographie, les coutumes, les lois, la littérature, la manière dont on traite les femmes ; mais son correspondant ne doit pas négliger non plus « les arts mécaniques, labourage, bâtiments, manufactures, charpenterie, menuiserie, orfèvrerie, taille d'habits, fabriques d'armes, fonte de canons, boulangerie, jardinage, trafic et navigation. Tout cela mérite chacun un chapitre... » Ces mêmes conseils reviennent en termes variés, mais toujours pressants, dans les autres missives de Chapelain des 25 avril 1662, 9 novembre 1662, 25 août 1666. Bernier serait sans excuse s'il manquait de méthode ; les Mémoires du voyageur nous prouvent qu'il dut combler et au delà les désirs de ses amis. Leur lecture est si savoureuse, si animée, si nuancée, si instructive, qu'elle donne encore la vie aux paysages et aux êtres qu'il a dépeints.

(1) De ce M. Thévenot, Bernier disait : « Cet illustre curieux qui vous donne tous les jours plus de découvertes sans sortir de son cabinet que nous n'en avons appris de ceux qui ont fait le tour du Monde ». (Cité par de Lens).

Melchisédech Thévenot était l'oncle de Jean Thévenot qui visita le sud de l'Inde en 1664 (voir L. DE LENS, *Les Correspondants*).

(2) Voir *Appendice*, § I, p. 73).

Le séjour dans les deux capitales a considérablement réduit son viatique ; il s'adresse à son mécène, M. de Merveilles, qui lui envoie argent et livres. Chapelain, qui lui a fait remettre également un paquet de livres, s'entremet auprès des uns et des autres ; il obtient de Thévenot « quelques bijoux et quelques bagatelles de peu



(Cliché de H. Chauvin.)

PAYSAGE HINDOU (réduction de 1/2)

de compte de deçà mais qui peuvent servir pour faire la cour auprès des personnes de qualité curieuse ».

L'esprit aventureux de Bernier ne se satisfait pas de la vie sédentaire de la Cour. Il ne doit pas particulière-

ment goûter la promiscuité d'autres Français installés dans la contrée : le R. P. Buzée, ancien conseiller de Dara ; les missionnaires jésuites et capucins ; quelques canonniers de l'artillerie impériale. Son but est de parcourir les Indes et d'explorer des régions encore interdites aux Européens. Danechmend ne tarde pas à fournir l'occasion du voyage qui reste, sans contredit, l'un des principaux titres de gloire de l'angevin.

Aureng-Zeb, le nouveau Grand Mogol, « tomba extrêmement malade, une fièvre violente et continue lui faisait perdre quelquefois le jugement. Il fut saisi d'une telle paralysie de la langue, qu'elle lui ôtait presque la parole » ⁽¹⁾. Le roi convalescent, auquel on conseille l'éloignement vers des régions plus tempérées, décide de partir dans ses terres du Cachemire ; son Vizir doit l'accompagner, celui-ci emmène Bernier avec lui. Nous suivons pas à pas ce magnifique voyage grâce aux neuf lettres adressées à M. de Merveilles ⁽²⁾.

Aureng-Zeb quitte Delhi « le sixiesme de Décembre

(1) *Voyages de M. Bernier* (édition 1830), T. II, p. 168.

(2) Les neuf lettres de Bernier à M. de Merveilles portent, dans l'édition de 1830, les titres suivants :

Première lettre : Aureng-Zeb étant sur son départ (p. 189-198).

Deuxième lettre : Ecrite à Lahor le 25 février 1663 (p. 198-233).

Troisième lettre : Ecrite à Lahor le roi étant sur son départ pour Cachemire (p. 235-237).

Quatrième lettre : Ecrite du camp de l'armée allant de Lahor à Cachemire, le quatrième jour de la marche (p. 239-240).

Cinquième lettre : Ecrite du camp de l'armée allant de Lahor à Cachemire, le sixiesme jour de la marche (p. 241-242).

Sixième lettre : Ecrite du camp de l'armée allant de Lahor à Cachemire, le huitième jour de la marche (p. 243-244).

Septième lettre : Ecrite du camp de l'armée allant de Lahor à Cachemire, le dixième jour de la marche (p. 245-246).

Huitième lettre : Ecrite de Bember, la porte des montagnes de Cachemire, après y avoir campé deux jours (p. 247-251).

Neuvième lettre : Ecrite de Cachemire, le Paradis terrestre des Indes, après y avoir séjourné 3 mois (p. 253-332).



(Cliché de H. Chauvin.)

LA MARCHÉ « A LA MOGOLE » (réduction de 1/2)



(Cliché de H. Chauvin.)

LA PERCEPTION DE L'IMPÔT (réduction de 1/2)

[1663] sur les trois heures après-midi, jour et heure qui doivent être heureux pour un grand voyage, s'il faut croire Messieurs les astrologues qui l'ont ainsi déterminé » (1). Le souverain reste six jours dans sa maison de plaisance, située à deux lieues de la capitale. Bernier fait de longs préparatifs (2), nécessités par cette véritable expédition qui doit durer un an et demi, et prend le départ vers le début ou la moitié de janvier 1664. Selon la coutume orientale, le cortège royal, qu'il rejoint sur le chemin de Lahore, est considérable ; Aureng-Zeb entraîne à sa suite 35.000 cavaliers, plus de 10.000 fantassins, une artillerie impressionnante sans compter une nuée de valets, de marchands, de femmes et de bêtes à cornes. Il faut deux mois pour parcourir les cent-vingt lieues qui séparent Delhi de Lahore. Bernier décrit minutieusement cette marche triomphale, « à la mogole » (3), avec ses haltes, ses chasses, ses passages de rivière, ses moindres incidents. Chevauchant pour suivre le Vizir, à l'aile droite de l'armée, à travers champs, de nuit surtout, il déplore de ne rencontrer ni grande ville, ni village.

Notons, en passant, cette parfaite observation médicale qui a trait, indubitablement, à *la filaire de Médine* ; il est terrible, écrit-il, « d'être obligé de boire de ces vilaines eaux qui pour être ou toutes troubles, et mêlées de mille saletés de tant d'hommes et d'animaux qui en prennent et entrent dedans, causent des fièvres dont on ne guérit que très difficilement et qui engendrent même de certains vers dans les jambes très dangereux.

(1) *Voyages de M. Bernier* (édition 1830), T. II, p. 190. L'ancien ennemi de Morin et de ses semblables réapparaît tout entier dans cette phrase.

(2) Voir *Appendice*, § II, p. 74.

(3) *Voyages de M. Bernier*, édition 1830, t. II, p. 195.



CARTE NOUVELLE DE BOURGOGNE NO. SIXIEME (agrandissement de 1/4)

(Cliché de H. Chauvin.)

Ils font d'abord une grande inflammation, accompagnée de fièvre, et sortent ordinairement peu de temps après le voyage quoiqu'on en ait vu qui ont attendu un an entier et davantage à sortir. Ils sont ordinairement de la grosseur et de la longueur d'une chanterelle de violon, en sorte qu'on les prendrait plutôt pour quelque nerf que pour un ver ; et il les faut tirer peu à peu, de jour en jour, les entortillant doucement à l'entour d'un petit morceau de bois gros comme une épingle de peur de les rompre » ⁽¹⁾.

Après un court séjour à Lahore, Bernier quitte cette ville « le matin du troisième jour qui suit le départ du roi ». Dix jours d'un voyage harassant à cause de la chaleur et de la soif l'amènent à Bember ; il y reste deux jours. « Je sens, écrit-il, que l'air est un peu rafraîchi ; l'appétit, les forces, le caquet me sont revenus ».

Le voyageur trouve ici la récompense de ses efforts : la belle vallée du Cachemire, le paradis terrestre de l'Inde, s'ouvre devant lui. L'angevin fut le premier Européen qui foula du pied le sol de cette contrée mystérieuse, protégée par les régions désertiques avoisinantes et l'interdit jaloux de ses Maîtres. Forster s'y rendit cent vingt ans plus tard à la faveur d'un déguisement ; Jacquemont, un Français, a payé de sa vie son voyage en 1831 ⁽²⁾. On comprend sans peine l'intérêt sensationnel que suscitérent, à l'époque, les relations du voyageur.

Bernier reste environ un an au Cachemire ⁽³⁾ ; il étu-

(1) *Voyages de M. Bernier*, édition 1830, t. II, p. 199.

(2) L. DE LENS. *Notice biographique*; *Dictionnaire de C. Port*. Rappelons que deux Angevins avaient précédé Bernier aux Indes : M. de Beauveau en 1619 et Legouz.

(3) Voir la très intéressante description géographique que Bernier trace du Cachemire. *Appendice*, § III, p. 77.

die tout ce qu'il découvre et fait « de rapides voyages dans les divers quartiers de ce royaume ». Il visite ainsi Send-Brary où se trouve une fontaine intermittente; Achiavel, le lieu de plaisance des monarques; Baramoulay, la cité religieuse où l'on fait des miracles (qu'il prend, d'ailleurs, un malin plaisir à déjouer sans le laisser paraître pour ne point mettre sa vie en danger).

Le séjour du roi s'achève et Bernier rentre à Delhi au milieu de 1665. Il y perd son ami Bendidas, premier « écrivain » du Vizir, qu'il a soigné pendant deux ans d' « une fièvre étique ».

Il part alors à Bénarès, la ville sainte des Brahmanes, et visite bibliothèques et collèges ; grande est sa déception lorsqu'il s'aperçoit que la science des savants se réduit à peu de choses. Le retour s'effectue par le Bengale que le Français parcourt deux fois. Il suit les rives du Gange mais délaisse parfois la route pour le fleuve et les canaux comme dans son itinéraire de Pipli à Ogouli, où navigant dans une chaloupe à sept rameurs, il fait de véritables explorations non exemptes de dangers.

En 1667, Bernier quitte à jamais Delhi et la Cour du Grand Mogol qui le comble de cadeaux. Il visite Golconde et se rend à Surate, où se trouvent précisément les Français Chardin et Caron ; ce dernier, investi des pouvoirs de la Compagnie des Indes et protégé de Colbert, vient de fonder une factorerie dans ce port de la côte occidentale, le plus grand débouché de l'Empire Mogol; Bernier rédige, à son intention, un mémoire rempli de précieux conseils.

Ici se termine l'aventure indienne de François Bernier;

douze années se sont écoulées depuis le départ de Marseille⁽¹⁾.

Le voyageur ne regagne cependant pas la France par les voies les plus rapides. Il prend la mer à Surate et débarque à Bender-Abaassi. Nous le retrouvons en Perse, à Ispahan, à Chiras le 10 juin 1668⁽²⁾, puis à Smyrne vers novembre, à Constantinople le 5 mars 1669, à Livourne. Notons que certains biographes le ramènent de Chiras à Surate d'où il s'embarque pour l'Égypte et de là pour la France.

Bernier touche la terre natale à Toulon en septembre 1669 et se précipite à Marseille où l'attend avec impatience M. de Merveilles, le fervent et généreux mécène dont les prodigalités ont permis ce long périple dans des pays lointains.

Vie littéraire et philosophique (1669-1688)

Rentré en France, Bernier s'occupe, pendant deux ans, à écrire ses Mémoires sur l'Empire du Grand Mogol; ceux-ci parurent en 4 volumes séparés (1670-1671) sous les auspices de Louis XIV et de son Ministre Colbert. L'intérêt de cette publication ne peut nous échapper; les nombreuses éditions qui suivirent, la traduction anglaise⁽³⁾ (à laquelle Drydel dut emprunter le sujet de

(1) Voir lettre à Colbert, in *Les Voyages de M. Bernier* (édition 1930), T. I, p. 275.

(2) De Chiras, en Perse, il adresse deux lettres datées du 10 juin 1668, l'une à Chapelain, l'autre à son ami Chapelle. La lettre de Chapelain ne devait parvenir à Paris que le 15 février 1669.

(3) L'Oxford University Press a publié récemment une nouvelle traduction des *Voyages de Bernier*, revue et annotée par un orientaliste réputé (voir article de Morison, in *Revue Historique*, 1927).

HISTOIRE
De la dernière
REVOLUTION
DES ESTATS
DU GRAND MOGOL,

• *Dédiée AU ROY,*
Par le Sieur F. BERNIER Medecin
de la Faculté de Montpellier.

Edition nouvelle



Suivant l'imprimé

A PARIS,

Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, sur
• le Porche de la sainte Chapelle.

M. DC. LXXI.

Avec Privilege du Roy.

(Cliché de H. Chauvin.)

PAGE DE TITRE DE L'ÉDITION DE 1671 (agrandissement de 1/4)
(exemplaire appartenant au D^r C.-R. Martin)

sa tragédie d'Aureng-Zéb) témoignent de sa renommée d'alors. On donne au voyageur le surnom de Mogol qu'il conservera toujours ⁽¹⁾. Ses relations de voyage restent des documents supérieurs à ceux de Tavernier, de J. Thévenot et même de Chardin. Aussi peut-on conclure avec Voltaire: « Les qualités pittoresques et dramatiques de son récit, en même temps que la grande exactitude de son savoir font de Bernier le premier des voyageurs » ⁽²⁾.

« A partir de 1672, Bernier semble avoir épuisé son portefeuille de voyage et se livre à peu près exclusivement à la littérature, aux sciences et à la philosophie. Il a vu disparaître, peu de temps après son retour, les vieux amis de Gassendi qui, les premiers, se sont intéressés à son aventure: La Mothe-Le Vayer, de la Chambre, Guy Patin, Chapelain lui-même. Mais il lui reste Chappelle, son ami de jeunesse, son correspondant pendant ses longues absences. C'est sous les auspices de ce poète léger, de ce gai compagnon, dont il n'imité, ni n'approuve les désordres, qu'il forme de nouvelles amitiés avec Boileau, Racine et La Fontaine, en même temps qu'il renoue avec Molière son ancienne liaison. On pense qu'il a fourni à l'auteur du *Malade Imaginaire* plusieurs de ses traits contre les médecins, et à La Fontaine, les détails techniques de son poème sur le Quinquina. Il a bien certainement suggéré à celui-ci le sujet de plusieurs fables ⁽³⁾. Quant à Racine et à Boileau, il a participé avec

(1) *Edimburg Review*, oct. 1815.

(2) VOLTAIRE. *Siècle de Louis XIV. Catalogue de la plupart des Ecrivains français.*

(3) Les principaux sujets de fable suggérés par Bernier à La Fontaine sont: La Sarcelle, la Souris et le Chat-Huant, le Grand Mogol, l'Emir et le Vizir, le Bossu et le Marchand, les Deux Amis, l'Homme qui court après la fortune et

A B R E G É
DE LA
PHILOSOPHIE
DE
GASSENDI
EN VIII. TOMES.

Par F. BERNIER Docteur en
*Medecine de la Faculté
de Montpellier.*

T O M E I.



A LYON
Chez ANISSON, & POSUEL.

SCIENTIFIQUE
DE LA
VILLE D'ANGERS

M. DC. LXXVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

(Cliché de H. Chauvin.)

eux à la rédaction de cet Arrêt burlesque qui eut, un moment, la signature du premier président Lamoignon, et il a rédigé seul la Requête qui est censée servir de base à l'arrêt. On le voit, à cette époque, très répandu dans le monde lettré. Il est assidu au cours du chimiste Lermery, que fréquentent aussi Rohault, Régis, Tournefort et plusieurs dames. Il fait partie des réunions hebdomadaires qui se tiennent chez le médecin Denis et chez son compatriote Ménage. A mesure que se multiplieront les journaux littéraires et savants, qui datent presque tous de ce temps, il leur accordera sa collaboration et y traitera les questions du jour.

Mais sa principale occupation en 1674 et années suivantes, c'est la publication d'un Abrégé de la Philosophie de Gassendi, dont à regret et vu son absence il a laissé publier par d'autres les œuvres complètes. Une traduction libre de *Syntagma Totius Philosophioe* acquitte sa dette. Il expose, d'ailleurs, bientôt après (1682), ses Doutes sur plusieurs chapitres de son Abrégé dans un ouvrage séparé qu'il dédie à Mme de La Sablière. Cette riche bourgeoise, qui fut pendant vingt ans la protectrice de La Fontaine, avait aussi reçu dans son opulent hôtel Bernier resté garçon et habitué à vivre chez les autres. Celui-ci, en retour, l'initiait au système de Gassendi, aux opinions de Descartes et la tenait au

l'Homme qui attend dans son lit. André Hallays prétend que la fable « Le corbeau, la gazelle, la tortue et le rat », dédiée à la protectrice, est une fable à clé où chaque animal représente un familier assidu de la bonne hôtesse. La gazelle n'est autre que Mme de la Sablière, le rat, son professeur de mathématiques, le corbeau, Bernier son philosophe, et la tortue son fablier. Cette interprétation rend plein de sens les deux vers fameux :

« La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue »

« Vivaient ensemble amis, douce compagnie. »

(Cf. LAIGNEL-LAVASTINE, Histoire de l'Hôpital Laënnec, *Semaine des Hôpitaux*, 15 octobre 1926, p. 439.)

courant du mouvement des sciences par ses entretiens ou ses lettres. Après que Mme de la Sablière, à peu près retirée du monde, se fut réfugiée aux Incurables, ne gardant dans sa maison que le seul La Fontaine, Bernier continua de correspondre avec elle, et elle demeura jusqu'à la fin de sa vie l'âme de ses écrits. Il lui adressait annuellement, sous le titre d'Etrennes, différentes pièces qu'il donnait ensuite aux journaux.

Au milieu de ses nombreux travaux et malgré les séductions de la vie parisienne, Bernier n'avait pas perdu le goût des voyages. Il allait habituellement passer plusieurs mois de l'année en Languedoc et en Provence où il avait conservé des amis, et il faisait des courses dans les provinces voisines. C'est ainsi qu'il vit et décrivit, un des premiers, le fameux Canal du Midi. En 1685, il se laissa attirer jusqu'en Angleterre par Saint-Evremond ⁽¹⁾ qu'il avait connu en France avant son exil. La petite cour que tenait à Londres Mme de Mazarin le retint quelque temps. Puis il revint par la Hollande, où s'imprimait un de ses ouvrages, et s'y rencontra avec Bayle, qui s'est souvenu plusieurs fois de lui dans ses publications. Il songeait à finir ses jours dans sa Province natale, où il avait des neveux, nés d'Antoinette Bernier, sa sœur aînée » (L. de Lens) ⁽²⁾.

En 1685, l'Académie des Belles Lettres d'Angers, naissante, admit l'illustre compatriote parmi ses trente premiers membres (L. de Lens).

(1) « Bernier, à en croire cette peste de Saint-Evremond, était fort émancipé. Parlant de la mortification des sens, il lui dit un jour: « Je vais vous faire une confidence que je ne ferais pas à Mme de la Sablière, à Mlle de Lenclos même que je tiens d'un ordre supérieur. Je vous dirais en confidence que l'abstinence des plaisirs me paraît un grand péché. » (Laignel-Lavastine, *loc. cit.*, p. 439).

(2) L. DE LENS. Article sur F. Bernier, in *Dictionnaire historique de Maine-et-Loire* de C. Port, p. 326-327.

Mort de François Bernier

La mort vient saisir brusquement François Bernier. Il ne semble pas longtemps malade bien que sa santé réclame depuis quelques mois « les saignées, soins et assistements » d'un chirurgien, Pierre Le Vachey, à qui le légataire universel, le neveu François Bourrigault, médecin également, fut redevable, après le décès de son oncle, de la somme de 11 livres 5 sols.

On raconte que la mort du célèbre voyageur eut pour cause une plaisanterie qu'il essuya de la part d'un voisin et ami, M. de Harlai, chez qui il avait été souper. Il mourut frappé d'apoplexie, en sortant de table, le 22 septembre 1688, à l'âge de soixante-huit ans.

L. de Lens a retrouvé à Paris l'acte de sépulture faite en l'église paroissiale de Saint-Barthélemy⁽¹⁾. En voici la copie :

(1) La chapelle Saint-Barthélemy, sise dans la Cité, proche du Palais, datait du vi^e siècle. Pendant plus d'un siècle le nom de Saint-Barthélemy fut éclipsé, celui de Saint-Magloire ayant prévalu parmi le peuple. « L'ancien nom de Saint-Barthélemy fut rendu à l'église en même temps qu'elle fut érigée en paroisse vers 1140... Le Palais de nos Rois fut compris dans cette paroisse... Nonobstant même la construction de la Sainte Chapelle du temps de Saint Louis, tout le terrain a été regardé comme étant de la paroisse Saint-Barthélemy parce que cette église représente la chapelle primitive des Rois... Dans le bâtiment de Saint-Barthélemy, tel qu'on le voit aujourd'hui, il n'y a rien qui précède le xvi^e siècle... Les sépultures les plus remarquables de cette église sont celles de Louis Servin, avocat général, décédé en 1626, et celle de Claude Clerselier, chevalier, grand philosophe cartésien, qui mourut en 1684. » (Histoire de la Ville et de tout le Diocèse de Paris, par l'Abbé Lebeuf, édition de 1883, 6 vol. in-8°, par A. Augier et F. Bournon, T. 5, Chap. VIII, p. 172-177). (Note communiquée par le D^r O. Couffon).

Nous pensions pouvoir, sur le conseil du D^r O. Couffon, retrouver l'image du tombeau ou de l'épithaphe de Bernier dans le « portefeuille » de de Gaignère. La collection des Estampes de la Bibliothèque Nationale ne recèle rien de semblable, elle contient seulement une vue de l'église Saint-Barthélemy sans intérêt. Par ailleurs, nos recherches, au même endroit, concernant l'existence possible d'un portrait de F. Bernier, n'ont pas été couronnées de succès.

Le jeudi vingt-troisième Septembre a été inhumé dans cette église M. François Bernier, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, âgé de 73 ans ⁽¹⁾, décédé le vingt-deuxième du même mois en la maison Place Dauphine, à la Renommée, de cette paroisse. Ont assisté au convoi Philippe Bourrigault, aussi docteur en médecine de ladite Faculté, demeurant de présent susdite place Dauphine, et Martin Barthélémy d'Herbelot, escuyer, demeurant rue de Touraine, paroisse Saint-Sulpice.

R. d'Herbelot.

P. Bourrigault.

(1) Bernier n'avait pas soixante-treize ans au moment de sa mort; nous pensons, avec L. de Lens, que cet âge fut inscrit sur l'acte d'après les indications erronées fournies par le neveu Bourrigault.

L. de Lens a découvert cet acte dans les Archives du Tribunal Civil de la Seine où les Registres de la paroisse de Saint-Barthélemy étaient conservés. Ces Archives ayant été détruites, pendant la Commune, par l'incendie de mai 1871, nous n'avons pu retrouver ce document ni même une reconstitution qui existe, cependant, pour certains autres.

CHAPITRE DEUXIEME

François Bernier anthropologiste

*« Esprit curieux et sincère, observateur exact,
il a étudié l'Homme et les Hommes en lui-même,
dans les livres et aussi dans le monde qui s'est
élargi sous ses pas. »*

(L. DE LENS.)

Le « Lundy 24 Avril 1684 » paraît dans le *Journal des Sçavans*, la plus renommée des jeunes Revues scientifiques du xvii^e siècle ⁽¹⁾, un article intitulé « Nouvelle Division de la Terre par les différentes Espèces ou Races d'hommes qui l'habitent... »; cet article, non signé, porte en sous-titre « envoyée par un fameux voyageur à M***** ». Le fameux voyageur n'est autre que François Bernier et le destinataire, à n'en pas douter, cache Mme de La Sablière, son ancienne hôtesse. On sait que l'angevin avait l'habitude d'adresser annuellement à sa bienfaitrice, retirée aux Incurables ⁽²⁾, sous le titre d'Etrennes, des lettres qu'il livrait ensuite aux jour-

(1) « *Journal des Sçavans ou Recueil succinct et Abrégé de Tout ce qui arrive de plus surprenant dans la Nature, et de ce qui se fait ou se découvre de plus curieux dans les Sciences et dans les Arts* ».

(2) L'Hospice des Incurables, où se retira Mme de la Sablière, est devenu aujourd'hui l'Hôpital Laënnec. La bienfaitrice de Bernier occupa longtemps le pavillon, encore actuellement intact, situé à droite de la chapelle dans la grande cour de l'Hospice. Mme de la Sablière se retira du monde après son aventure avec le marquis de La Fare, et mourut d'un cancer du sein. (Cf. LAIGNEL-LAVASTINE, *loc. cit.*, p. 428).

naux ⁽³⁾. Cette publication du « Mogol » ne semble pas avoir été très remarquée en ces temps où l'anthropologie, nous le verrons, n'existait pas encore. La critique, si prompte à s'enflammer à l'époque, ne réagit point devant cette conception nouvelle et très peu orthodoxe.

Trente-huit ans plus tard, la « Nouvelle Division », parce que sans doute oubliée, reparait dans le *Mercur de France*, de décembre 1722. Cette fois on imprime, en guise de préambule, un fragment de lettre adressée à Mme de La Sablière qui éclaire singulièrement la valeur de l'œuvre et les conditions de sa composition. Il ne s'agit, en effet, que d'une Etrenne, d'une petite pièce destinée à une vieille dame érudite « pour la tirer un quart d'heure du sérieux de sa solitude ». Sans prétention scientifique ni même philosophique, le voyageur a rédigé une conversation qui avait eu l'heur d'intéresser particulièrement sa protectrice : « Vous pourriez vous souvenir, écrit-il, de ce que vous m'avez dit autrefois sur cette nouvelle division de la terre qui va suivre, que c'était une pensée à cultiver. » Bien plus, Bernier semble avoir profité d'une réflexion de son interlocutrice pour se poser et résoudre, en partie et à sa façon, la grave question des races que les savants contemporains, peu classificateurs, n'avaient pas encore mis à l'ordre du jour. C'est ainsi que, rapportant les paroles de Mme de La Sablière, il inscrit à la suite : « Il y aurait plaisir de sçavoir si ceux qui habitent le milieu de l'Afrique, la Terre Australe et les autres lieux qui nous sont encore presque inconnus, seraient assez différents de nous pour en faire une espèce ou race différente ».

(3) Voir *Journal des Sçavans* des 7 et 14 juin 1688.

Nous pouvons donc conclure que l'essai de détermination des races, à laquelle Bernier était admirablement préparé par son esprit observateur et ses voyages, naquit d'une de ces longues discussions qu'il entretenait avec sa savante amie et que cette dernière, comme le fragment de lettre qui sert de préambule à l'article nous permet de le supposer, l'encouragea dans cette voie.

Nous reproduisons la « Division de la Terre » imprimée dans le *Journal des Sçavans* ⁽¹⁾ et le Fragment de la Lettre à Madame de La Sablière, inséré dans le *Mercur de France* ⁽²⁾.

(1) *Journal des Sçavans* (exemplaire de la Bibliothèque municipale d'Angers), 24 avril 1684, p. 133-137. La fin de cet article (p. 137-140), consacré à la « beauté des femmes », est publié à l'*Appendice*, § IV, p. 78.

L'article de Bernier sur la « Division de la Terre » n'a été transcrit, à notre connaissance, que par L. de Lens (*loc. cit.*) et par Castonnet des Fosses (*Revue d'Anjou*, 1888, T. II).

(2) *Mercur de France* (exemplaire de la Bibliothèque municipale d'Angers), décembre 1722, p. 61-62.

JOURNAL DES SCAVANS

POUR
L'ANNE'E M DC. LXXXIV



A PARIS,

Chez FLORENTIN LAMBERT, rue S. Jacques devant
S. Yves, à la premiere Chambre.

ET

Chez JEAN CVSSON, rue Saint Jacques, à l'Ima-
ge de Saint Jean Baptiste.

JOURNAL DES SCAVANS,

ou

RECUEIL SUCCINCT ET ABREGÉ DE TOUT
ce qui arrive de plus surprenant dans la Nature, & de ce qui se fait
ou se découvre de plus curieux dans les Arts & dans les Sciences.

DU LUNDY 24. AVRIL M. D.C. LXXXIV.

NOUVELLE DIVISION DE LA TERRE,
*par les différentes Espèces ou Races d'hommes qui
l'habitent, envoyée par un fameux Voyageur
à Monsieur * * * * * à peu près en ces ter-
mes.*

LEs Geographes n'ont divisé jusqu'icy la
Terre que par les différens Pays ou Regions
qui s'y trouvent. Ce que j'ay remarqué dans les
hommes en tous mes longs & fréquens Voyages,
m'a donné la pensée de la diviser autrement.
Car quoy que dans la forme extérieure du corps,
& principalement du visage, les hommes soient
presque tous différens les uns des autres, selon
les divers Cantons de Terre qu'ils habitent, de
sorte, que ceux qui ont beaucoup voyagé peuvent
souvent sans se tromper distinguer par là chaque
nation en particulier ; j'ay néanmoins remarqué
qu'il y a sur tout quatre ou cinq Espèces ou Races

1684.

11

(Gluchés de l'Abbé Guéry.)

l'hommes dont la difference est si notable, qu'il de peut servir de juste fondement à une nouvelle division de la Terre.

Je comprends sous la premiere espece la France, l'Espagne, l'Angleterre, le Dannemarck, la Suede, l'Allemagne, la Pologne, & generalement toute l'Europe, à la reserve d'une partie de la Moscovie. On y peut encore ajoûter une petite partie de l'Afrique, à prendre depuis les Royaumes de Fez & Maroc, Alger, Tunis & Tripoly, jusques au Nil; de mesme qu'une bonne partie de l'Asie, comme l'Empire du grand Seigneur avec les trois Arabies, la Perse toute entiere, les Etats du grand Mogol, le Royaume de Golconda, celui de Visapour, les Maldives, & une partie des Royaumes d'Arakan, Pegu, Siam, Sumatra, Bantan & Borneo. Car quoy que les Egyptiens par exemple, & les Indiens soient fort noirs, ou plûtoست bazanez, cette couleur ne leur est pourtant qu'accidentelle, & ne vient qu'à cause qu'ils s'exposent au Soleil; puis que ceux qui se conservent, & qui ne sont point obligez de s'y exposer aussi souvent que le Peuple, ne sont pas plus noirs que beaucoup d'Espagnols. Il est vray que la plupart des Indiens ont quelque chose d'assez different de nous dans le tour du visage & dans la couleur qui tire souvent sur le jaune; mais cela ne semble pas suffisant pour en faire une espece particuliere: ou bien il en faudroit faire aussi une des Espagnols, une autre des

mede Pegu, le Tunkin, la Cochinchine, la Chine : la Tartarie qui est entre la Chine, le Gange & la Moscovie, l'Usbek, le Turquestan, le Zaquetay, une petite partie de la Moscovie, les petits Tartares & les Turkomans qui habitent le long de l'Euphrate vers Alep. Les habitans de tous ces pays-là sont veritablement blancs ; mais ils ont de larges épaules, le visage plat, un petit nez écaché, de petits yeux de porc longs & enfoncés, & trois poils de barbe.

Les Lapons composent la 4. espece. Ce sont des petits courtaux avec de grosses jambes, de larges épaules, le col court, & un visage je ne sçay comment tiré en long, fort affreux & qui semble tenir de l'Ours. Je n'en ay jamais vu que deux à Dantzic ; mais selon les portraits que j'en ay vus & le rapport qui m'en a esté fait par quantité de personnes qui ont esté dans le Pais, ce sont de vilains animaux.

Pour ce qui est des Americains, ils sont à la vérité la plupart olivâtres, & ont le visage tourné d'une autre maniere que nous. Néanmoins je n'y trouve point une assez grande difference pour en faire une espece particuliere & differente de la nostre.

Au reste comme dans nostre Europe la taille le tour du visage, la couleur & le poil sont ordinairement fort differens, ainsi que nous l'avons dit, il en est de mesme des autres parties du monde : car par ex. les Noirs du Cap de bonne Esperance semblent estre d'une autre espece que ceux du reste de l'Afrique. Ils sont petits, maigres,
secs

Allemands, & ainsi de quelques autres Peuples de l'Europe.

Sous la 2. Espece je mets toute l'Afrique, excepté les Costes dont nous verrons de parler. Ce qui donne lieu de faire une espece differente des Africains, ce sont 1. Leurs grosses levres & leur nez écaché, y en ayant fort peu parmy eux qui aient le nez aquilin & les levres d'une grosseur mediocre. 2. La noirceur qui leur est essentielle, & dont la cause n'est pas l'ardeur du Soleil, comme on le pense; puis que si l'on transporte un noir & une noire d'Afrique en un Pays froid, leurs enfans ne laissent pas d'estre noirs aussi bien que tous leurs descendans jusques à ce qu'ils se marient avec des femmes blanches. Il en faut donc chercher la cause dans la contexture particuliere de leur corps, ou dans la semence, ou dans le sang qui sont néanmoins de la mesme couleur que par tout ailleurs. 3. Leur peau qui est comme huileuse, lisse & polie, si l'on excepte les endroits qui sont rôtis du Soleil. 4. Leurs trois ou quatre poils de barbe. 5. Leurs cheveux qui ne sont pas proprement des cheveux, mais plutôt une espece de laine qui approche du poil de quelques uns de nos Parbets. Et enfin leurs dents plus blanches que l'ivoire le plus fin, leur langue & tout le dedans de la bouche avec leurs levres aussi rouges que du Corail.

La 3. espece comprend une partie des Royaumes d'Aragan & de Siam, de l'Isle de Sumatra & de Borneo, les Philippines, le Japon, le Royau-

secs, laids de visage, vîtes à la course, aymans avec passion les charognes qu'ils mangent toutes crûes, & dont ils entortillent les boyaux autour de leurs bras & de leur col, comme on voit icy quelque-fois à nos chiens de Bouchers, pour les manger ensuite dans le besoin, beuvans de l'eau de la Mer quand ils n'en ont point d'autre, & parlans un langage tout à fait étrange & presque inimitable aux Europeens. Quelques Hollandois disent qu'ils parlent Coq d'Inde,



FRAGMENT d'une Lettre écrite à *fen*
Madame de la Sabliere, par *M. Bernier*,
Auteur de l'abregé de la Philosophie de Gassendi.

P ASSONS maintenant, *Madame*, à une autre matiere, dûssions-nous faire une *Oilla poutrida*, qu'importe pourvû que cela vous tire un quart d'heure du sérieux de vôtre solitude : vous pourriez

vous souvenir de ce que vous m'avez dit autrefois sur cette nouvelle division du monde qui va suivre, que c'étoit une pensée à cultiver, & qu'il y auroit plaisir de sçavoir si ceux qui habitent le milieu de l'Affrique, la terre Australe, & les autres lieux qui nous sont encore presque inconnus, seroient assez differens de nous pour en faire une espece ou race differente.

Division de la terre par les differentes especes ou races d'hommes qui l'habitent, de la beauté des femmes, &c.

Les Geographes n'ont divisé jusqu'ici la terre que par les differens pays ou re-

La classification des races, comme l'Anthropologie à laquelle elle se rattache, représente une acquisition scientifique relativement moderne. François Bernier, le premier, dans sa « Division de la Terre », conçut un classement personnel et logique des différents êtres humains répartis dans les pays connus. C'est là, à notre avis, l'une des meilleures découvertes de notre compatriote.

Avant d'étudier la nature et la répercussion de l'œuvre anthropologique de Bernier, il nous paraît indispensable de faire un retour en arrière pour examiner quelles étaient, avant lui, les connaissances du monde savant sur ce sujet.

Nous laisserons de côté, parce qu'insuffisante, la détermination des peuples selon les dixième et onzième chapitres de la Genèse qui ont trait à la descendance de Noé ; il en ressort que Japhet engendra les hommes du Nord, Cham ceux du Sud-Ouest, Sem les Arabes et les Israélites. Les Nègres n'y trouvent pas de place, sans doute parce que esclaves.

La première classification à retenir appartient, nous le croyons, à l'ancienne civilisation chinoise. La couleur de la peau, critère unique, permet de repérer les espèces. La répartition se fait en cinq groupes : une race violette pâle, une tirant sur le jaune, une couleur chair (?), une blanche et une noire.

Plus près de nous, les Egyptiens, comme en témoignent leurs monuments, se basant également sur la teinte des téguments, divisent leurs contemporains en quatre races :

— Les Rot ou Egyptiens, peints en rouge, à la physionomie très proche des fellahs d'aujourd'hui ;

— Les Namu ou Asiatiques à la peau jaune et au nez épaté ;

- Les Nashu, négroïdes aux cheveux laineux ;
- Les Tamahou ou Nordiques, blonds aux yeux bleus.

Les grands Voyageurs, dont Marco-Polo ouvre la longue liste à la fin du ^{xiii}^e siècle, agrandissent sans cesse l'étendue du monde connu ; chacun d'eux ajoute, à celles de ses prédécesseurs, des découvertes qu'ils sont allés glaner au loin. L'Eglise, alors souveraine maîtresse du temporel comme du spirituel, ne peut accorder son dogme avec la notion de l'existence des races différentes ⁽¹⁾. Les monogénistes se heurtent aux polygénistes, la lutte bat son plein après la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb en 1492. C'est en vain que le Pape décrète en 1512 que les Indiens d'Amérique descendent d'Adam et Eve selon la meilleure tradition monogéniste. La thèse polygéniste reste sur le terrain théologique avec le célèbre livre de La Peyrère (1655) sur les Praeadamites qui, en quarante ans, donne lieu au moins à trente-cinq éditions. Elle échoit ensuite aux naturalistes, puis aux voyageurs qui, troublés par leurs constatations, s'en font les défenseurs. La notion de la différence des races s'imposa de plus en plus ; Bernier fut le premier qui construisit, sur des bases solides, sans se soucier des thèses polygénistes et monogénistes, la classification des espèces humaines.

Encore faut-il s'entendre sur la signification que notre compatriote donne au terme « race ». Rien de bien net ni de scientifique dans son esprit ; le mot *race*, usité jusque-là surtout dans la vénerie, n'est pour lui que le synonyme d'*espèce*, voire même de *sorte*. Cela ne nous

(1) « Dieu a fait naître d'un seul sang tout le genre humain » (Saint Paul à l'Aéropage d'Athènes, Actes des Apôtres, Ch. XVII, verset 26).

étonne pas ; les naturalistes, jusqu'à lui, n'ont rien saisi des différences capitales que le monde végétal ou le monde animal offraient à leurs yeux ; leurs livres représentent une vaste compilation où chaque sujet est décrit par ordre alphabétique, sans trace de nomenclature ni de notion d'espèces. Il faut attendre Buffon (1707-1788), le premier anthropologiste digne de ce nom, pour que le mot race prenne une valeur scientifique précise exprimant les diversités morphologiques constantes qu'on découvre parmi les hommes. Cela ne veut pas dire que Buffon ait divisé l'espèce humaine en un nombre donné de races ; « ennemi des classifications qu'il rejetait même pour les espèces, il ne pouvait les admettre pour les races dont les limites étaient indécises à ses yeux ; il pensait que le classement représente plutôt une possibilité à discuter qu'une réalité définie » (Topinard).

Mais revenons à Bernier : quelle que soit la signification qu'il accorde aux termes races et espèces, il propose à ses contemporains une classification judicieuse des êtres humains. *C'est, d'ailleurs, plus un essai de détermination qu'une classification vraie.* Il constate l'existence de quatre espèces d'Hommes, les voici brièvement rapportées :

— PREMIÈRE ESPÈCE : Elle comprend les habitants de l'Europe et de l'Asie Occidentale jusqu'au Turkestan et au Gange en laissant de côté les Moscovites et les Lapons. Ils sont blancs comme les Arabes, les Berbères, les Egyptiens, les Perses et les Indiens dont la coloration foncée est due au soleil. Les Américains, bien qu'un peu différents, ne constituent pas une race particulière.

— DEUXIÈME ESPÈCE : Elle renferme les nègres de l'Afrique dont la couleur est naturelle, mais il ajoute à

la notion différentielle créée par la couleur de la peau quelques caractères anthropologiques fort bien observés :

- les lèvres grosses et rouges ;
- les dents blanches qui tranchent sur la teinte « corail » ambiante des muqueuses buccale et linguale ;
- le nez « écaché » ;
- « trois ou quatre fils de barbe » ;
- « les cheveux qui ne sont pas proprement des cheveux mais plutôt une espèce de laine qui approche du poil de quelques-uns de nos barbets ».

— TROISIÈME ESPÈCE : Elle se compose des Asiatiques orientaux. Ils sont « véritablement blancs, mais ils ont de larges épaules, le visage plat, un petit nez écaché, des petits yeux de porcs longs et enfoncés, et trois poils de barbe ». Dans l'article paru dans le *Mercur de France*, l'aspect des yeux est décrit différemment, « les yeux comme un ovale et qui viennent finir en pointe ». Peut-on rêver description sommaire plus suggestive.

— QUATRIÈME ESPÈCE : Elle est formée par les Lapons. Bernier en a vu deux spécimens à Dantzig (sans doute pendant son voyage en Europe avec M. de Merveilles) ; malgré ce petit nombre il brosse leur portrait magnifiquement : « Ce sont des petits courtauds avec de grosses jambes, de larges épaules, le col court et un visage, je ne sçays comment tiré en long, fort affreux et qui semble tenir de l'ours... Ce sont de vilains animaux ».

Le Voyageur termine son exposé en montrant que dans ces espèces il y a de grandes variations individuelles, les hommes ne répondant naturellement pas au même type. « Au reste, comme dans notre Europe, la

taille, le tour du visage, la couleur et le poil sont ordinairement fort différents ».

Bernier, s'écartant des idées anciennes, base sa classification non plus seulement sur la teinte de la peau mais sur un ensemble d'observations différentielles qui ont trait au visage surtout, au système pileux et à la stature. Certes, les progrès de la science moderne ⁽¹⁾ permettent de pousser plus loin l'étude des *Caractères Raciaux* ; notons, néanmoins, qu'en véritable précurseur, Bernier avait déjà mis en évidence trois des six caractères actuellement établis : la complexion, le facies, les proportions. Il fallut trois siècles pour mettre en valeur les trois derniers : l'anatomie, le sang, la physio-psychologie.

L'œuvre de Bernier, si brève qu'elle soit, marque le début du système classificateur dans l'anthropologie naissante. Voyons quelles en furent les répercussions.

Bradley, en 1721, ne semble pas avoir beaucoup bénéficié de l'essai de son devancier puisque pour lui le premier caractère adopté est la couleur, le second est tiré à la fois de la nature et de la quantité des cheveux.

Linné ajoute aux caractères observés par Bernier certains autres d'ordre psychologique et social. A son avis, les Américains méritent de constituer un groupe spécial. Il n'est pas inutile de rapporter sa classification à titre comparatif. Nous l'extrayons du livre de Topinard :

— *Américain* : roux (rufus), bilieux, droit ; cheveux noirs, droits, gros ; narines amples ; visage tacheté, menton presque imberbe ; entêté, gai, erre en liberté ; se peint de lignes courbes rouges ; est régi par des coutumes.

(1) Voir G. MONTANDON, *La Race, Les Races* (Payot, 1933, p. 49-50).

— *Européen* : blanc, sanguin, ardent ; cheveux blonds, abondants ; yeux bleus ; léger, fin, ingénieux ; porte des vêtements étroits ; est régi par des lois.

— *Asiatique* : basané (luridus), glabre, mélancolique, grave ; cheveux foncés ; yeux roux ; sévère, fastueux, avare, porte des vêtements larges ; est régi par l'opinion.

— *Africain* (asser) : noir, indolent, de mœurs dissolues ; cheveux noirs, crépus ; peau huileuse ; nez simien ; lèvres grosses ; femmes ont le repli de la pudeur, des mamelles pendantes ; vagabond, paresseux, négligent ; s'enduit de graisse ; est régi par l'arbitraire.

Plus tard, les essais de partage des races se multiplièrent. Blumenbach en particulier, se guida sur la répartition donnée par Bernier mais il remplaça les Lapons de celui-ci par les Américains.

Nous ne pouvons, dans le cadre volontairement restreint de cette étude, retracer les différentes classifications qui furent ensuite proposées. Nous voulons seulement, en terminant, rappeler, comparer et commenter les conclusions sur ce sujet d'un autre voyageur français : le Comte de Gobineau ; celui-ci, en 1854, les consigna dans son livre « Essai sur l'inégalité des Races ». Gobineau écrit au chapitre XII de son ouvrage :

« Je rencontre ces races bien caractérisées au nombre de trois seulement : la blanche, la noire et la jaune. Si j'ai emprunté à la couleur de la peau, ce n'est pas que je trouve l'expression juste ni heureuse, car les trois catégories dont je parle n'ont pas précisément pour trait distinctif la carnation, toujours très multiple dans ses nuances et on a vu qu'il s'y joignait des faits de conformation plus importants encore... Il faut bien me résoudre à choisir, dans la terminologie en usage, des désignations non absolument bonnes, mais moins défectueuses que les autres, et je préfère

décidément celles que j'emploie ici et qui, après avertissement préalable, sont assez inoffensives, à tous ces appellatifs tirés de la géographie et de l'histoire... Il n'y a pas plus de raisons d'admettre que les vingt-huit variétés de Blumenbach que les sept de Pritchard, l'un et l'autre donnant dans leurs séries des hybrides notoires... Très certainement des variétés ne se sont formées entre ces genres qu'au moyen de mélanges et c'est là que dérivent tant pour les noirs que pour les blancs et les jaunes, ce qu'on peut appeler des types tertiaires. »

Cette simplicité de classification semble le trait commun qui unit les systèmes des deux voyageurs ; la clarté de leur conception ne fait que renforcer l'impression de confusion qui se dégage des écrits des auteurs intermédiaires. On doit également insister sur le peu de cas que tous les deux font de la « carnation » et sur leur notion commune, simplement exprimée, de l'existence de variétés, « de types tertiaires », au sein d'une même race. Notons, de plus, que Gobineau réduit à trois le nombre des espèces et qu'il emprunte, dans un autre passage, à Pritchard certains caractères physiques différentiels des races qu'il nomme « *caractères permanents* » ; son énoncé, ici comme ailleurs, ne mentionne pas le nom de Bernier, bien qu'il fasse souvent état des écrits d'autres voyageurs célèbres ; cependant la lecture de son exposé permet de retrouver, à quelques détails près, les descriptions de notre compatriote. Ceci prouve à nouveau l'influence de ce dernier à deux siècles de distance. A la vérité, les préoccupations de Gobineau, en ce qui concerne la détermination des races, débordent largement le cadre de l'anthropologie pure où s'était confiné Bernier (bien que cette science, nous le répétons, n'existait pas à son époque). L'œuvre de Gobineau, d'une portée plus philosophique, mille fois plus vaste dans son ensemble, vise surtout à démêler

l'origine des hommes et à discerner les facteurs physiques, moraux, intellectuels, sociaux, culturels qui créent « l'inégalité des races », élèvent au premier plan du genre humain la race blanche (qui a créé, dit-il, dix grandes civilisations) et relèguent dans un rang inférieur les races noire et jaune.

L'anthropologie, de nos jours, est devenue une science exacte, complète, solidement assise sur des bases que l'on est en droit d'espérer sûres sinon immuables. Mesurant les progrès réalisés, il nous paraît, cependant, indubitable que François Bernier, angevin du xvii^e siècle, médecin et voyageur, fut dans l'Histoire naturelle de l'Homme *un précurseur* dont l'œuvre, malgré sa regrettable brièveté, rayonna une influence importante et durable qui méritait d'être soulignée.

CONCLUSIONS

François Bernier, angevin du xvii^e, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, voyageur et philosophe, représente l'une des gloires les plus pures du pays d'Anjou qui donna aux Sciences et aux Arts un grand nombre d'Hommes illustres.

Nous nous sommes efforcé, *dans la première partie* de ce travail, d'après des documents épars et jamais rassemblés, grâce à la richesse unique sur ce sujet de la Bibliothèque municipale d'Angers, *de reconstituer dans le détail LA VIE DYNAMIQUE de notre compatriote*, reproduisant, pour la première fois, certains actes officiels le concernant et des fragments de ses œuvres pris dans les éditions les plus rares.

François Bernier naquit à Joué en Anjou en 1620. Protégé par deux hommes éminents, Rochard de Champigny et Luillier, il connut de bonne heure Gassendi, rénovateur de la doctrine d'Épicure, doctrine pétrie de bon sens et d'équilibre qui séduisit certainement à cause de cela son esprit angevin. Au retour d'un voyage de trois ans (1647-1650) en Europe, le jeune philosophe, alarmé par la santé de son vieux Maître, resta de longues années en Provence, occupant son séjour à préparer auprès de ce dernier puis à prendre le grade de docteur en médecine à la Faculté de Montpellier (1652).

Après la mort de Gassendi, notre compatriote partit

aux Indes où il devint Médecin du Grand Mogol. Nous avons montré qu'il occupa indubitablement cette place bien que certains biographes lui refusent cette qualité ; nous nous sommes basé pour l'affirmer sur les écrits de ses Contemporains et quelques passages de ses Œuvres. Bernier profita de ses récits pour exposer quelques doctrines médicales des pays visités et rapporter certaines observations, témoin celle sur la *filaire de Médine* que nous avons découverte dans son ouvrage et transcrite. Le voyageur passa douze ans dans l'Hindoustan visitant et explorant de nombreuses contrées ; ses constatations sont consignées dans ses admirables Mémoires. Son expédition au Cachemire (interdit avant lui aux Européens), à la suite du cortège impérial, constitue une des principales causes de sa célébrité. Revenu en France, Bernier consacra les dernières années de sa vie à la philosophie, aux lettres et aux sciences. Il mourut à Paris en 1688.

La seconde partie de notre travail a trait à un article de François Bernier, paru en 1684, quatre ans avant sa mort, dans le « Journal des Sçavans », sous le titre de « Nouvelle Division de la Terre ». Nous avons montré que celui-ci reproduit une des conversations que l'auteur eut avec son érudite amie et hôtesse Mme de la Sablière ; cette dernière, il nous semble, en fut l'instigatrice, car elle poussa Bernier, le préambule d'une lettre annexée le prouve, à approfondir ses idées sur les différentes espèces humaines rencontrées au cours de ses voyages.

Nous avons reproduit la « Nouvelle Division de la Terre » d'après l'exemplaire du « Journal des Sçavans » conservé à la Bibliothèque municipale d'Angers.

L'étude de cette pièce, transcrite sans grands com-

mentaires par deux auteurs régionaux, nous a permis d'affirmer que Bernier fut le premier qui, sans se soucier des théories monogénistes et polygénistes en rivalité à l'époque, essaya de *déterminer les races*. Il ne basa pas son système sur le seul critère de la coloration des téguments mais sur certaines observations différentielles, telles : la complexion, le faciès, les proportions qui constituent *trois* des six *caractères raciaux* admis actuellement par les auteurs les plus modernes. Nous avons ensuite précisé le rôle de *précurseur* qu'a joué notre compatriote dans l'une des branches de la science anthropologique alors naissante, et montré les répercussions de son œuvre, pourtant si brève, sur les savants qui le suivirent dans la voie qu'il avait tracée.

Vu :

LE DOYEN.
ROUSSY.

Vu :

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer :

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS,
S. CHARLÉTY.

APPENDICE

I. — Voici exposées par Bernier, dans sa lettre à Chapelain du 10 juin 1668, les connaissances médicales et anatomiques des Gentils de l'Indoustan :

« Dans la Médecine ils ont quantité de livres, qui sont plutôt des recueils de préceptes qu'autre chose : le plus ancien et le principal est écrit en vers. Je vous dirai en passant que leur pratique est assez différente de la nôtre, et qu'ils se fondent sur ces principes : qu'un malade qui a de la fièvre n'a pas besoin de grande nourriture ; que le principal remède des maladies est l'abstinence ; qu'on ne saurait rien donner de boire à un malade que des bouillons de viande, ni rien qui se corrompe plutôt dans l'estomac d'un fiévreux, et qu'on ne doit tirer du sang que dans une grande et évidente nécessité, comme quand on appréhende quelque transport au cerveau, ou qu'on remarque quelque partie considérable enflammée, comme la poitrine, le foie ou les reins. Que cette pratique soit la meilleure ou non, c'est ce que je laisse à décider à nos savants médecins ; mais je vois qu'elle ne laisse pas de réussir parmi eux. Elle n'est pas même particulière aux médecins gentils : les médecins mogols et mahométans, qui suivent Avicenne et Averroes, la tiennent fort religieusement, principalement au regard des bouillons de viande. Il est vrai que les Mogols sont un peu plus prodigues de sang que les gentils, parce que dans les maladies où ils craignent ces accidents que

je viens de dire, ils saignent ordinairement une fois ou deux, mais ce ne sont pas de ces petites saignées de nouvelle invention de Goa et de Paris ; ce sont de ces saignées copieuses des anciens, de dix-huit et vingt onces de sang, qui vont souvent jusqu'à la défaillance, et qui souvent aussi étrangent les maladies dans leur commencement, comme dit Galien, et comme j'ai vu plusieurs fois.

Dans l'Anatomie, on peut dire que les Gentils n'y entendent rien du tout ; ils ne savent dire que des impertinences là-dessus : aussi n'est-ce pas merveille qu'ils soient si ignorants ; ils n'ouvrent jamais de corps ni d'hommes ni d'animaux ; ils ont une telle horreur de cela, que lorsque j'ouvrais des chèvres vivantes et des moutons devant mon agah, pour lui faire comprendre la circulation du sang et lui faire voir les vaisseaux de M. Pecquet, par où le chyle vient enfin se rendre dans le ventricule dextre du cœur, ils s'enfuyaient tous et tremblaient de peur, et cependant ils ne laissent pas d'assurer qu'il y a cinq mille veines dans l'homme, ni plus ni moins, comme s'ils les avaient bien comptées. » (*Les Voyages de M. Bernier*, édition de 1830, pp. 138-139).

II. — François Bernier nous raconte en détail les multiples préparatifs de son départ au Cachemire :

« Je partirai cette nuit après avoir enfin donné ordre à toutes mes affaires, et m'être à peu près fourni de tout ce qui m'est nécessaire pour le voyage, ainsi que font les principaux cavaliers : je veux dire de deux bons chevaux tartares, à quoi je suis obligé, à raison de cent cinquante écus de paie que j'ai par mois ; d'un chameau de Perse des plus grands et des plus forts, d'un chame-

lier et d'un valet d'étable ; d'un cuisinier et d'un autre serviteur que l'on fait marcher ordinairement dans ce pays devant le cheval, portant un flacon d'eau à la main. Je me suis encore fourni des ustensiles ordinaires, comme une tente de médiocre grandeur et d'un tapis de pied à proportion, d'un petit lit à sangles qui est fait de quatre cannes très fortes et légères, avec un coussin pour mettre sous la tête ; de deux couvertures, dont l'une pliée en quatre sert de matelas ; d'un souffra ou nappe de cuir ronde sur quoi on mange, de quelques serviettes de toile teinte et de trois petits sacs de batterie de cuisine, ou vaisselle, qu'on arrange dans un plus grand sac, et ce sac dans un très grand et très fort bissac fait de sangles, où on met toutes les provisions, le linge et les habits du maître et des valets. J'ai aussi fait provision d'excellent riz pour cinq ou six jours, de crainte de n'en trouver pas toujours de si bon, de quelques biscuits doux avec du sucre et de l'anis, d'une pochette de toile avec son petit crochet de fer pour faire égoutter et conserver du days ou lait caillé, et de quantité de limons avec du sucre pour faire de la limonade, car le days et la limonade sont les deux grands et souverains rafraîchissements du pays des Indes : tout cela, comme j'ai dit, se met dans ce bissac, qui est si large et si pesant, que trois ou quatre personnes sont assez embarrassées pour le charger ! quoique deux hommes plient et renversent premièrement un côté sur l'autre quand il est plein ; quoiqu'on fasse accroupir le chameau tout proche, et quoiqu'on n'ait qu'à renverser un des côtés du bissac pardessus le chameau. Tout cet équipage et ces provisions sont absolument nécessaires dans ces voyages. Ce n'est pas à ces bons logements de nos pays qu'il faut s'attendre ; il faut se résoudre à camper et à vivre à l'arabesque et à la tar-



tare sans espérer d'autres hôtelleries que les tentes. » (*Voyages de F. Bernier*, édition de 1830, t. II, pp. 192-193-194).

III. — La description géographique que Bernier donne du royaume de Cachemire est admirablement illustrée par la carte insérée dans l'édition hollandaise (1699) de son œuvre et que nous reproduisons à nouveau ici :

« Cachemire n'est plus un lac : c'est à présent une très belle campagne, semée de quantité de petites collines qui a trente lieues de long ou environ, et dix ou douze de large, qui est située dans l'extrémité de l'Indoustan, au Nord de Lahor, et qui est enclavée dans le fond des montagnes du Caucase, entre celles des Rois du grand Thibet, du petit Thibet et du rajah Gamon, qui sont ses plus proches voisins.

« Les premières montagnes qui l'entourent; je veux dire celles qui sont le plus près de la plaine, sont de médiocre hauteur...

« Au delà de ces médiocres montagnes, il s'en élève d'autres très hautes, dont le sommet, en tout temps, demeure couvert de nuages et des brouillards ordinaires, toujours tranquille et lumineux aussi bien que l'Olympe.

« De toutes ces montagnes il sort une infinité de sources et de ruisseaux de tous côtés que les habitants savent amener à leurs campagnes de riz, et conduire même par de grandes levées de terre jusque sur leurs petites collines, et qui après avoir fait mille petits ruisseaux et mille cascades de tous côtés viennent enfin à se rassembler et à former une très belle rivière, qui porte

des bateaux aussi grands que ceux de notre Seine, et qui, après avoir doucement tourné autour du Royaume et passé par le milieu de la ville capitale, s'en va trouver sa sortie à Baramoulé, entre deux rochers escarpés, pour se jeter de là au travers des précipices, se charger en passant de plusieurs petites rivières qui descendent des montagnes et se rendre vers Atek, dans le fleuve Indus.

« Tous ces ruisseaux, qui descendent des montagnes, rendent la campagne et toutes ces collines si belles et si fertiles, qu'on prendrait tout ce royaume pour quelque grand jardin tout vert, mêlé de villages et de bourgades qui se découvrent entre les arbres, et diversifié de petites prairies, de pièces de riz, de froment, de plusieurs sortes de légumes, de chanvre et de safran ; tout cela entrelacé de fossés pleins d'eau, de canaux, de quelques petits lacs et de ruisseaux. » (*Voyages de F. Bernier*, édition 1830, t. II, pp. 254-255-256).

IV. — « La Division de la Terre » comporte, après l'essai de détermination des Races, un long exposé sur « *La beauté des femmes* ». Nous transcrivons ce passage qui n'a pas été reproduit dans notre chapitre II :

« Ce que j'ay remarqué touchant la beauté des femmes n'est pas moins particulier. Il est certain qu'il s'en trouve de belles et de laides partout. J'en ay veû de très belles en Egypte, qui me faisaient souvenir de la belle et fameuse Cléopâtre. J'en ay aussi veû parmi les noires d'Afrique quelques-unes de très belles et qui n'avaient point ces grosses lèvres et ce nez écaché. Sept ou huit entre autres que j'ay rencontrées en divers endroits, étaient d'une beauté surprenante, qu'elles effaçaient à mon avis la statue antique de Vénus du Palais

Farnèse de Rome : ce nez aquilin, cette petite bouche, ces lèvres de corail, ces dents d'ivoire, ces yeux grands et vifs, cette douceur du visage, ce sein et le reste s'y trouvaient dans la dernière perfection. J'en ai veû à Moka plusieurs toutes nues qui étaient à vendre, et je puis dire qu'il ne se peut rien voir au monde de plus beau, mais elles étaient extrêmement chères, car on les voulait vendre trois fois plus que les autres.

« J'ay aussi veû de très belles femmes dans les Indes, et l'on peut dire que ce sont de belles brunes. Il y en a entre autres d'une certaine couleur qui tient tant soit peu du jaune, qui sont fort estimées, et que je trouvais aussi fort à mon gré ; car ce petit jaune est vif et éclatant et n'a rien de ce livide et vilain pâle de la jaunisse. Imaginez-vous une belle et jeune fille de France qui ne ferait que commencer à avoir la jaunisse, et au lieu de ce visage malade et pâle, de ces yeux jaunâtres, abattus et languissants, donnez-luy un visage sain, doux, riant et de beaux yeux brillans et bien amoureux, c'est à peu près l'idée que je puis vous en donner. Les Indiens ont raison de dire qu'il ne se trouve point de belles femmes dans les pays où il y a de méchantes eaux et où la terre n'est pas abondante et fertile. En effet la bonté des eaux et celle de la nourriture contribuent sans doute beaucoup à la beauté. Il n'est pourtant pas généralement vrai que partout où ces deux qualitez se rencontrent, les femmes y soient toujours belles. Cela dépend encore à mon avis de quelques autres conditions qui font que la beauté est plus rare et dispersée par cantons. Elle ne vient donc pas seulement de l'eau, de la nourriture, du terroir et de l'air, mais aussi de la semence qui sera particulière à certaines races ou espèces.

« Les femmes qui sont sur le Gange à Bénarès, en

descendant vers Bengale, sont généralement estimées pour leur beauté. Celles du Royaume de Kachemire le sont encore davantage ; car outre qu'elles sont blanches comme en Europe, elles ont une douceur de visage et une taille admirables ; aussi est-ce de là que viennent celles qui sont à la Cour ottomane et que tous les grands Seigneurs ont auprès d'eux. Il me souvient que lorsque nous nous en retournâmes de ce pays là, nous ne voyions que des petites filles dans les espèces de hottes que des hommes portaient sur leurs épaules en travers des montagnes. Mais quoyque celles de Lahor soient brunes, de même genre que le reste des Indiennes, elles m'ont néanmoins semblé plus charmantes que toutes les autres ; leur belle taille menue et dégagée, avec la douceur de leur visage, surpassant encore de beaucoup celle des Kachemiriennes. On ne peut pas dire que les femmes naturelles et originaires de Perse soient belles : cela n'empêche pourtant pas que la ville d'Hispan ne soit remplie d'une infinité de très belles jeunes femmes, aussi bien que de très beaux hommes, à cause de ce grand nombre de belles esclaves qui leur sont amenées de la Géorgie, de la Circassie.

« Les Turcs ont aussi grand nombre de très belles femmes, parce qu'outre celles du pays qui ne sont pas laides, ils ont ces beautez Grecques, dont vous avez si souvent ouy parler, et outre cela une quantité prodigieuse d'esclaves qui leur viennent de la Mingrélie, de la Géorgie, de la Circassie, ou de l'aveu de tous les Levantins et de tous les voyageurs se trouvent les plus belles femmes du monde. Aussi n'est-il pas permis à Constantinople, aux Chrétiens et aux Juifs d'acheter une esclave de Circassie. Elles sont réservées pour les seuls Turcs. »

V. — La réédition de la « Division de la Terre » dans le « Mercure de France » présente quelques modifications du texte sans doute apportées par l'éditeur soucieux de ne point choquer ses lecteurs par certains termes qui lui semblaient peu convenables d'imprimer. Voici les modifications que nous avons relevées :

— J. des S., p. 135, ligne 17, « ou dans la semence », supprimé dans le « Mercure de France ».

— J. des S., p. 163, ligne 9, « des petits yeulx de porcs », remplacé par « les yeux comme en ovale et qui viennent finir en pointe », dans le « Mercure de France », p. 65, lignes 19 et 20.

— Phrase ajoutée dans le « Mercure de France », p. 65, ligne 31, et p. 66, lignes 1 et 2, « des buveurs d'huile de poisson qu'ils trouvent meilleure que toutes les plus agréables liqueurs du monde » (ceci à propos des Lapons).

ŒUVRES DE FRANÇOIS BERNIER

Nous avons dressé la liste, aussi complète que possible, des Œuvres de F. Bernier et de leurs différentes éditions, d'après la nomenclature établie dans la Notice Sommaire de L. de Lens (in C. Port p. 327-328), les indications fournies par le Docteur O. Couffon et nos recherches dans les Catalogues de la Bibliothèque Nationale.

I

Anatomia ricali Muris, hoc est dissertatiunculae J. B. Morini astrologi adversus expositam a P. Gassendo philosophiam. Itemque obiter prophetiae falsae a Morino ter evulgoe de morte ejusdem Gassendi, per Franciscum Bernierum Andegavum (Paris, Michel Soly, 1651, in-4°, 210 p.) (*Bibl. Nat.*, R. 3552).

II

Favilla ridiculi Muris, hoc est dissertatiunculae ridiculae defensorum a Joan Bapt. Morino astrologo adversus expositam a Petro Gassendo Epicuri philosophiam, per Franciscum Bernierum Andegavum, Doctorem Medicum Monspeliensem ⁽¹⁾. (Paris, Edm. Martin, 1653, in-4°) (*Bibl. Nat.*, R. 3553).

(1) Remarquer que F. BERNIER porte le titre de Docteur en Médecine dans ses ouvrages à partir de 1653. Nous avons vu qu'il avait acquis son diplôme en 1652, à Montpellier.

III

a) Lettre touchant les superstitions, étranges façons de faire, et doctrines des Indous ou Gentils de l'Indoustan ; d'où l'on verra qu'il n'y a opinion si ridicule et si extravagante dont l'esprit de l'Homme ne soit capable. (Lettre adressée à Chapelain, de Chiras en Perse, le 10 juin 1666, et publiée dans les *Voyages de Monsieur Bernier*, édition 1830, t. II, pp. 87-153, et par Mabille dans *François Bernier*, p. 56).

— b) Lettre envoyée de Chiras en Perse à M. Chappelle, sur le dessein qu'a l'auteur de se remettre à l'étude, sur quelques points qui concernent la doctrine des atomes et la nature de l'entendement humain. (Lettre adressée le 10 juin 1668 et publiée dans les *Voyages de M. Bernier*, édition 1830, t. II, pp. 154-188, et par Mabille, *loc. cit.*, p. 27).

IV ⁽¹⁾

— a) Histoire de la Dernière Révolution des Etats du Grand Mogol par le Sieur F. Bernier (Paris, Cl. Barbin, 1670, 1 vol. in-12) (*Bibl. d'Angers*, H. N. 2785). Contient la première partie de ses Voyages.

— b) Mémoires du Sieur Bernier sur l'Empire du Grand Mogol (Paris, Cl. Barbin, 1670-1671, 4 vol. in-12 édités séparément).

— c) Histoire de la Dernière Révolution des Etats du Grand Mogol, dédiée au Roy par le Sieur F. Bernier, Médecin de la Faculté de Montpellier (Edition nouvelle,

(1) Les éditions des § a-c-d-e-b n'ont pas été signalées par L. de Lens (D^r O. Couffon).

à Paris chez Claude Barbin, 1671, 2 tomes en 1 vol. in-12). Contient une carte de l'Empire Mogol (reproduite p. .).

— *d*) Suite des Mémoires du Sieur F. Bernier sur l'Empire du Grand Mogol (à La Haye, chez Arnout Leers, 1671-1672, 2 tomes petit in-12).

— *e*) Voyages aux Indes (London, 1676, in-8°), traduction anglaise dont nous n'avons pu retrouver le titre exact. Il est probable, sinon certain, qu'elle servit de modèle à l'édition anglaise de 1891 (voir plus bas) et qu'elle fut écrite par Irving Brock's.

— *f*) Voyages de F. Bernier (angevin), contenant la description des Etats du Grand Mogol, de l'Indoustan, du Royaume de Kachemire. Enrichie de 3 cartes et 6 figures (nous avons reproduit 5 d'entre elles) (Amsterdam, Marret, 1699, 2 vol. in-12; cette édition fut tirée à nouveau en 1710, 1711, 1724.

— *g*) Voyages de F. Bernier, contenant la description des Etats du Grand Mogol, de l'Indoustan, du Royaume de Cachemire (imprimé aux frais du Gouvernement pour donner du travail aux ouvriers typographes, Paris, 1830, 2 vol. in-8°). (*Bibl. d'Angers*, H. N. 517).

— *h*) Un voyage au Cachemire par le Docteur Bernier (Limoges, Barbou frères, 1853, in-12, 168 p.). Contient un abrégé des Voyages de François Bernier.

— *i*) Travels in the Mogul Empire A. D. 1656-1668 by F. Bernier, a revised and improuved edition, based upon Irving Brock's translation, by Archibald Constable (Westminster, 1891, in-8°).

— *j*) Il existe une réédition récente de cette traduction anglaise annotée par un orientaliste réputé et publiée par l'Oxford University Press (voir Morison, in *Revue historique*, 1927).

V

Requête des Maîtres ès-arts, Professeurs et Régents de l'Université de Paris présentée à la Cour Souveraine du Parnasse, ensemble l'Arrêt intervenu sur ladite Requête contre tous ceux qui prétendent faire enseigner ou croire de nouvelles découvertes qui ne soient pas dans Aristote (La Haye, 1671). Cette œuvre fut rééditée :

— en 1695, dans *Menagiana* ou les bons mots, les pensées critiques, historiques, morales et d'érudition de Monsieur Ménage (Paris, 1695, 2 vol. in-12, t. II, pp. 39 à 46 de la Préface).

— dans les éditions du *Ménagiana* de 1713 et de 1715, à la suite de la Requête des Dictionnaires.

— dans l'article de L. de Lens : Documents inédits... (*Revue de l'Anjou*, 1872, pp. 335-345).

VI

Abrégé de la Philosophie de Gassendi.

Les éditions de cet ouvrage sont nombreuses, elles ne semblent pas avoir été reprises après la mort de l'auteur :

— 1674, Paris, J. Langlois et E. Langlois, 2 parties en 1 vol. in-12 (*Bibl. Nat.*, R. 28340).

— 1675, Paris, E. Michallet, 2 parties en 1 vol in-12 (*Bibl. Nat.*, R. 25588).

— 1676, Lyon (?).

— 1678, Lyon, Anisson et Posuel, 8 t. en 7 vol. in-12 (*Bibl. Nat.*, R. 13425-13432, et *Bibl. d'Angers*, Sc. N° 142).

— 1684, Lyon, Anisson, Posuel et Rigaud, 7 t. en 6 vol. in-12 (*Bibl. Nat.*, R. 13433-13439). Cette

deuxième édition a été remaniée par l'auteur, elle est aussi plus étendue que la précédente puisqu'elle contient tout ou partie des 3 opuscules dont la référence est ici établie aux paragraphes VII-VIII-X.

VII

Eclaircissements sur le livre de Monsieur de La Ville « le Père Le Vallois, jésuite » intitulé *Sentiments de M. Descartes touchant les sens et les propriétés des corps*, 1680 (*Bibl. Nat.*, S. L. N. D., N. 4, Dép. des Mss ms fr. 15506, fol. 151). Réédité par Bayle, en 1684, in *Recueil de quelques pièces concernant la philosophie de Monsieur Descartes*.

VIII

Doutes de M. Bernier sur quelques-uns des principaux chapitres de son *Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, Paris, 1682, in-18, 155 p. (*Bibl. Nat.*, R. 13441).

IX

Nouvelle Division de la Terre par les différentes espèces ou races d'hommes qui l'habitent, envoyée par un fameux Voyageur à M... (*Journal des Sçavans*, avril, 1684).

Article réédité dans le *Mercure de France* de décembre 1722 et précédé d'un *Fragment d'une Lettre* à feu Madame de La Sablière par M. Bernier, Auteur de l'*Abrégé de la Philosophie de Gassendi*. (Voir les reproductions partielles de ces deux articles à notre chapitre II, pages 54 à 59).

X

Traité du Livre et du Volontaire (Amsterdam, 1685, in-12).

XI

Lettre sur le Café adressée à Phil. Sylv. Dufour et publiée par cet auteur dans ses Traités nouveaux et curieux du Café, du Thé et du Chocolate (Lyon, Jean Girin, 1685, in-12).

Lettre rééditée par Mabille (*loc. cit.*, p. 45).

XII

Description du Canal de Languedoc (*Mercuré Galant*, février 1688).

XIII

Extraits de diverses pièces envoyées pour étrennes à Madame de La Sablière. Voici les titres de ces morceaux dont Bernier lui-même appelle l'ensemble une « Oilla poutrida » :

- Introduction à la lecture de Confucius ;
- Description du Canal de Jonction des deux mers ;
- Combat des Vents ;
- Maximes touchant le mouvement ;
- Des Réfractions ;
- Epitaphe à Chapelle [mort en 1686] ;
- Observations médicales communiquées par un Professeur de Montpellier [Pierre Chirac].

In Journal des Sçavans, 7 et 14 juin 1688, et *in* Montpellier, le lendemain des Rois, 1688 (*Bibl. Nat.*, S. L. N. D., in-4° 12 p., V. 12226).

XIV

Mémoire sur le Quiétisme des Indes (*Journal des Sçavans*, sept. 1688, et *in* Basnage : *Histoire des Ouvrages des Savants*).

XV

Manuscrit inédit (*Archives du Ministère des Colonies*, Mss, 2 série, Indes, C²6², fol. 14-22, voir à ce sujet l'article de Morison, *in* *Revue Historique*).

BIBLIOGRAPHIE

- BAMBOAT ZENOBIA. — Les Voyageurs Français dans l'Inde aux XVII^e et XVIII^e siècles. (Paris, 1933, pp. 50 et suivantes).
- BAYLE. — Dictionnaire critique, art. Morin.
- BIÉCHY (A.). — Chroniques. (In *Revue de l'Anjou*, juillet 1872).
- CARRÈRE (Joseph). — Bibliothèque littéraire, historique et critique de la Médecine ancienne et moderne. (Paris, 1776, 2 vol. in-4°).
- CABANÈS. — Indiscrétions de l'Histoire, t. VI, pp. 78 et suivantes.
- CASTONNET DES FOSSES. — François Bernier, ses Voyages dans l'Inde. (*Revue de l'Anjou*, 5^e série, t. XVII, 1888 (t. II), pp. 137-177 et pp. 333-370). Cet article a paru également en une brochure in-8°, 70 p., chez Germain et Grassin, Angers, 1888.
- Edimburg Review*, oct. 1815.
- ELOY. — T. I.
- FARGES. — Concours de 1858, Eloge de François Bernier, Rapport de la Commission. (In *Annales de la Société Linnéenne de Maine-et-Loire*, 1858, t. III, pp. 338-353). Ce rapport a paru également dans une brochure in-8°, 16 p., chez Crosnier et Lachèse, Angers, 1859.
- GOBINEAU (C^{te} de). — Essai sur l'inégalité des races humaines (4^e édition, ch. XII, pp. 149-150).
- LAIGNEL-LAVASTINE. — Histoire de l'Hôpital Laennec. (*Semaine des Hôpitaux de Paris*, 15 octobre 1926; pp. 428-445).

- LENS (L. DE). — Les Correspondants de F. Bernier pendant son Voyage dans l'Inde. (*Mémoires de la Société d'Agriculture, Sc. et Arts d'Angers*, 1872, t. XV).
- Documents inédits ou peu connus sur F. Bernier. (*Revue de l'Anjou*, sept. et déc. 1872, pp. 161-177 et pp. 332-348, janv. 1873, pp. 72-85).
- LÉVY-VALENSI. — La Médecine et les Médecins français au xvii^e siècle, pp. 528-529.
- MABILLE POMPÉE. — F. Bernier philosophe, médecin et voyageur. (Crosnier et Lachèse, éditeurs, in-8°, Angers, 1864).
- MÉNAGE. — Histoire de Sablé (manuscrit conservé à la *Bibliothèque Municipale d'Angers*).
- MONTANDON. — La Race, les Races. (Payot, 1933, pp. 49-50).
- MORIN (G.). — A propos du Médecin voyageur : François Bernier. (*Paris Médical*, février 1928, pp. I-VII, contient une importante et intéressante bibliographie).
- MORISON (Th.). — Un Français à la Cour du Grand Mogol. (*Revue Historique*, 1927, t. 156, pp. 83-97).
- PORT (C.). — Dictionnaire historique de Maine-et-Loire, t. I, pp. 325 et suivantes.
- RACINE (L.). — Mémoires sur la vie de J. Racine.
- RAYNAUD (M.). — Les Médecins au temps de Molière. (Didier, s. d.), p. 423.
- VOLTAIRE. — Siècle de Louis XIV. (*Catalogue de la plupart des Ecrivains français*).
- TOPINARD. — De la notion de race en Anthropologie. (*Revue d'Anthropologie*, 1879, p. 589).
- Eléments d'Anthropologie générale, 1885.
- L'Homme dans la Nature, 1891.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Certificat de baptême de F. Bernier	14
La maison natale de Bernier, à Joué	16
Carte de l'Empire du Grand Mogol	28
La cour du Grand Mogol	30
Les habitants d'Agra	32
Paysage hindou	36
La « Marche à la Mogole »	38
La perception de l'impôt	38
Carte nouvelle du Royaume de Cachemire	40
Page de titre de l'Histoire de la dernière Révolution des Etats du Grand Mogol (édition 1671)	44
Page de titre de l'Abrégé de la Philosophie de Gassendi (édi- tion 1678)	46
Reproduction de la « Nouvelle Division de la Terre » (<i>Journal des Sçavans</i> , 24 avril 1634)	55
Reproduction d'un « Fragment de lettre à feu Madame de la Sablière » (<i>Mercure de France</i> , décembre 1722)	59

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	11
<i>Chapitre Premier.</i> — La vie et les voyages de François Bernier ..	15
Jeunesse et adolescence	15
Premier voyage (1647-1650)	20
Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier (1652)...	21
Défense de Gassendi et organisation du voyage en Orient (1653-1656)	23
Voyage aux Indes (1656-1669)	26
Vie littéraire et philosophique (1669-1688)	43
Mort de François Bernier	49
<i>Chapitre II.</i> — François Bernier anthropologiste	51
La « Nouvelle Division de la Terre »	55
Etude critique	60
CONCLUSIONS	69
APPENDICE	73
ŒUVRES DE FRANÇOIS BERNIER	83
BIBLIOGRAPHIE	91

